U d'/of OTTAWA
39003003484291

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/melchiormounyrob00sand

BIBLIOTHECA

LE

FOYER DE L'OPÉRA

7

GEORGE SAND.

—

MELCHIOR. — MOUNY-ROBIN.

Publié par **HIPPOLYTE SOUVERAIN**, éditeur,
PARIS, — RUE DES BEAUX-ARTS, 5.

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2411
.M3
1542

LE

FOYER DE L'OPÉRA.

LE FOYER DE L'OPÉRA.

CONTENANT :

Tome premier.

LA PRINCESSE PARISIENNE.

PAR H. DE BALZAC.

* * *

Tome second.

Comment on se débarasse d'une maîtresse, par LEON GOZLAN.
A bon chat, bon rat, par PIERRE CLÉMENT.
Les infiniment petits, par ÉMILE SOUVESTRE.
Les Apparences, par E. DE BEAUMONT-VASSY.

* * *

Tome troisième.

LE LION AMOUREUX,

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ.

* * *

Tome quatrième.

Le pot de fleurs, par AUGUSTE LUCHET.
L'Album d'un jaloux, par CHARLES BALLARD.
Un secret du monde, par JULES LECOMTE.

* * *

Tome cinquième.

JENNY,

OU LES TROIS MARCHÉS AUX FLEURS DE PARIS,

PAR PAUL DE KOCK.

* * *

Tome sixième.

Une loge de l'Opéra, par DE BAZANCOURT.
Les Trois dominos roses, par ALPHONSE BROT.
Le Concert de fleurs, par FÉLICIEN MALLEFILLE.
La Syrène, par CHARLES CALEMARD DE LA FAYETTE.

* * *

Tome septième.

Melchior,—Mouny-Robin,

PAR GEORGE SAND.

* * *

Tome huitième.

Lucy et Rachel, par ARSÈNE HOUSSAYE.
Ce n'est qu'une Femme qui se noie, par ANTONY RÉNAL.
La Manie du duel, par PAUL HENNEQUIN.

Sceaux. — impr. de E. Dépée.

LE

FOYER DE L'OPÉRA

— *MOEURS FASHIONABLES.* —

PAR

— H. de Balzac — Léon Gozlan — Pierre Clément —
— Souvestre—de Beaumont-Vassy—P. Hennequin —
—Fréd. Soulié—Jules Lecomte—Ant. Rénal—
— Charles Ballard — Alphonse Brot —
— Paul de Kock — Aug. Luchet —
—Ch. Calemard de La Fayette—
—A. Houssaye—Mallefille—
— de Bazancourt —
— Mic. Masson —
—G. Sand—

7

PARIS,
HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR
de P. de Kock, F. Soulié, H. de Balzac, M. Masson, J. Lecomte, A. Brot, etc.
Rue des Beaux-Arts, 5.
1842

FQ
9411
.M3
1842

M. GEORGES SAND.

MELCHIOR.

I

I

Vers la fin de l'année 1789, un pauvre pilote-côtier nommé Lockrist disparut, un jour de tempête, sous les récifs de la Bretagne. Il laissa deux fils : Henri, qui

se maria et vécut comme il put de la pêche des harengs; et James, qui s'embarqua en qualité de marmiton sous-cambusier.

Vingt ans après, James Lockrist, après avoir été successivement maître-coq d'un grand vaisseau de guerre, cuisinier du gouverneur des Indes, maître-d'hôtel de la Chine, et officier de la maison civile du roi de Camboge, s'établit à la côte de Malabar, et se mit à vivre dans l'opulence. Grâce aux richesses amassées au service de tant d'illustres maîtres, il se construisit une belle habitation dans le goût européen; après quoi il épousa

une riche Anglaise qui lui donna sept enfants.

En devenant mère du dernier, madame Jenny Lockrist mourut. Mais le climat brûlant de l'Inde eut bientôt dévoré sans pitié cette nombreuse postérité.

Il n'en resta qu'une fille, la plus jeune, la plus fluette, la plus impressionnable, et par cela même la plus capable de résister à cette atmosphère de feu : faible roseau qui grandit souple et frêle là où ses frères plus robustes s'étaient desséchés.

En perdant un à un les héritiers prédestinés à son opulence, l'ex-cuisinier du Fils du Ciel (c'est ainsi qu'on appelle l'empereur de la Chine) se détacha presque de ces biens auxquels il semblait condamné à ne pouvoir associer personne.

Il expérimenta combien le luxe a peu de prix pour un homme forcé d'en jouir seul. Sa maison lui sembla moins belle, ses bambous moins élégants, son titre de *nabab* moins glorieux; en un mot cette nouvelle patrie, la patrie de son argent, qu'il avait aimée au point d'oublier la France pendant qua-

rante ans, lui devint peu à peu odieuse en lui enlevant tout l'espoir de sa vieillesse.

Une vive fantaisie d'exilé, et plus encore une fervente sollicitude de père, lui firent souhaiter de revoir les grèves qui l'avaient vu naître, et de soustraire son dernier enfant aux mortelles influences qui la menaçaient.

En conséquence, James Lockrist résolut d'enlever sa chère Jenny au soleil de l'équateur avant l'âge de quinze ans, vers lequel tous ses frères avaient péri. Il commença à convertir sa for-

tune en argent; et, comme une aussi vaste entreprise demandait encore au moins une année, il se décida à s'enquérir de la famille qu'il avait laissée en Bretagne, afin de renouer quelque relation avec une contrée où il craignait de se trouver isolé.

A huit mois de là James reçut de France une réponse à ses informations. On lui apprenait que son frère Henri était mort depuis environ vingt ans, laissant dans la misère une veuve et quatorze enfants.

Mais le froid et la faim avaient anéan-

ti la postérité d'Henri comme le soleil et le luxe avaient éteint celle de James.

Les survivants étaient réduits, en Bretagne comme dans l'Inde, au nombre de deux : la veuve septuagénaire qui vivait indigente aux environs de Brest, et son fils Melchior Lockrist, qui venait d'obtenir une lieutenance dans la marine marchande.

Ce fut le curé de l'humble village de chaume où le puissant nabab avait vu le jour, qui se chargea de lui faire parvenir ces renseignements.

Ce fut une lettre aux formes antiques et paternes, où perçaient, comme dit Goldsmith, l'orgueil du sacerdoce et l'humilité de l'homme; une lettre toute pleine de timides reproches sur le long oubli où James avait laissé sa famille, d'exhortations communes et maladroites sur la vanité et le mauvais emploi des richesses; d'efforts délicats et chaleureux pour intéresser le nabab à ses pauvres parents.

Il y eut une période de cette lettre où M. Lockrist faillit la jeter avec colère et dédain, et une autre qui émut ses entrailles au point d'amener une larme

dans le sillon formé par une ride sur sa joue sèche et safranée.

Et véritablement il était impossible de ne pas se prendre de compassion pour cette pauvre veuve que le curé montrait si pieuse et si pauvre; de bienveillance pour ce jeune homme qui avait en pleurant quitté sa mère afin de lui être plus utile.

« Melchior, disait le bon curé, est le « plus bel homme de la Bretagne, le « plus brave marin de l'Océan, le meil- « leur fils que je connaisse. »

Il ajoutait que ce hardi compagnon était en mer sur le navire *Inkle et Yariko* frété pour l'archipel indien; et il terminait en faisant des vœux pour que, dans les hasards de la navigation, l'oncle et le neveu vinssent à se rencontrer.

Une circonstance puissante vint donner une nouvelle ardeur à l'intérêt que la lettre du curé inspira au nabab pour son jeune parent.

Jenny, sa chère Jenny, son fragile et précaire enfant, ressentit les premières atteintes du mal qui n'avait épargné

qu'elle, et qui semblait réclamer sa dernière victime. La médecine glissa dans l'oreille paternelle une parole qui eût fait rougir le chaste front de Jenny. Il fallait la marier sans trop de délais.

Cette ordonnance jeta d'abord M. Lockrist dans de grandes perplexités. Outre que sa fille avait encore à attendre six mois l'âge nubile exigé par les lois françaises, il était difficile de lui trouver un mari qui consentît à partir aussitôt pour l'Europe, et à s'y fixer avec elle.

Il savait que de telles conditions sont toujours faciles à éluder après le mariage; et il ne voyait autour de lui aucun homme dont la loyauté ou le désintéressement lui offrissent de suffisantes garanties.

Enfin, pour dernier obstacle, Jenny, élevée dans une solitude assez romanesque, montrait un invincible dégoût pour tous ces hommes si avides de s'enrichir. Elle prétendait n'accorder son cœur et sa main qu'à un amant digne d'elle, personnage utopique qu'elle avait rencontré dans les livres, et qui ne se trouvait nulle part sous un ciel où l'or

semble être plus précieux aux Européens que la vie.

Alors M. Lockrist pensa naturellement à son neveu, ou plutôt Jenny l'y fit penser. Elle écouta avec émotion la lettre du curé breton, et quand elle vit son père touché du portrait de Melchior, elle se jeta dans ses bras en lui disant :

— Je suis bien heureuse à présent, car si je meurs tu ne seras pas seul sur la terre : mon cousin te restera.

De ce moment le nabab n'eut pas un

instant de repos qu'il n'eût trouvé son cher, son précieux neveu.

Il écrivit dans toutes les îles, à Ceylan, à Java, à Céram et à Timor. Il s'enquit dans tous les ports de la presqu'île : à Barcelor, à Tucurin, à Paliacate, à Sicacola; et enfin un jour, un beau jour qu'on attendait sans l'espérer le gouverneur, qui était fort lié avec M. Lockrist et qui lui avait promis de guetter tous les débarquements, lui écrivit que le lieutenant Melchior Lockrist venait d'aborder avec l'*Inkle et Yariko* dans le port de Calcutta.

Aussitôt le nabab monte dans sa li-

tière, et après avoir confié Jenny à sa nourrice, court à la rencontre de son neveu.

Melchior était un grand et robuste garçon, taillé sur un beau type armoricain, un vrai fils de la mer et des tempêtes, hardi de cœur, gauche de manières, superbe au vent de l'artimon, maladroit au rôle d'héritier présomptif, et ne sachant pas plus parler à une jeune miss qu'à un cheval de guerre.

Quand le gouverneur lui ouvrit les portes de son palais, le traita mieux qu'un capitaine de bâtiment, et lui par-

la d'un oncle riche et généreux qui l'attendait pour l'adopter, Melchior crut faire un rêve; mais l'expression de sa surprise fut modérée par une forte habitude d'insouciance; et le

— *Ma foi, tant mieux!*

dont il accueillit ces nouvelles merveilleuses, résuma toute la philosophie pratique d'une existence de marin.

Fidèle aux instructions que M. James lui avait données, le gouverneur laissa complètement ignorer à Melchior l'existence de Jenny. Il lui dit seulement que

son oncle l'accueillait en qualité de célibataire, et sous la condition expresse qu'il n'essaierait jamais de se marier sans son consentement.

Cette exigence particulière sembla choquer Melchior, et sa figure, jusqu'alors insoucieuse et calme, prit un air de défiance et de trouble que le gouverneur ne s'expliqua pas bien.

— Diable! dit-il en laissant tomber le bec de sa chibouque, quelle étrange idée est-ce là? Mon oncle voudrait-il se débarrasser en ma faveur d'une fille

laide et bossue dont personne n'aurait voulu dans la contrée?

Cette conjecture fit sourire le gouverneur.

— Votre oncle n'a pas de fille bossue, lui dit-il gaîment, tout au contraire, le célibat est sa manie pour lui et pour les autres. Vous ferez bien de vous y conformer.

— Soit! répondit Melchior en ramassant sa chibouque.

Deux jours après, comme le jeune lieutenant dormait dans son hamac à bord de l'*Inkle*, il fut réveillé en sursaut par les embrassements d'un petit homme jaune et maigre, habillé des

plus riches étoffes de l'Inde taillées sur les modes françaises de 1780.

La toilette de M. Duplex, gouverneur de l'Inde, dont à cette époque le nabab avait eu l'honneur d'être cuisinier, avait servi de type, durant tout le reste de sa vie, à ses idées sur l'élégance parisienne. Aux marges de son habit de damas *nacarat* étincelait une garniture de boutons en diamants d'une largeur exorbitante, et son gilet, dont les poches tombaient jusqu'aux genoux, était brodé de perles fines.

Ce digne représentant d'une généra-

tion qui s'efface, ce vivant débris de la France de madame Dubarry, portait encore des bas de soie brochés en rose, des souliers à boucles, et une épée dont la garde était montée en pierres précieuses. Melchior eut bien de la peine à s'empêcher de rire en contemplant son oncle dans toute la splendeur de ce costume.

Ils partirent immédiatement ensemble pour l'habitation du nabab, située à une trentaine de lieues au nord de Calcutta.

L'éléphant qui les portait franchit

cette distance en une seule journée.

Durant la route, M. Lockrist fit à son neveu un si prolixe éloge de ses propriétés, il entra dans des détails d'affaires si fastidieuses et si monotones, que le jeune marin eut bien de la peine à se tenir éveillé à ses côtés. Mais un trésor dont James était encore plus vain, c'était sa fille Jenny, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se taire sur son compte. Ainsi l'avait exigé la jeune Indienne.

Informée des projets de son père, elle voulait que Melchior les ignorât

jusqu'au jour où elle le connaîtrait assez pour le juger digne de sa main. Malgré l'impatiente curiosité qui lui faisait désirer l'arrivée de son fiancé inconnu, malgré les rêves dont sa fraîche imagination poétisait l'avenir, une instinctive dignité de jeune femme lui prescrivait d'attendre, pour se promettre, qu'elle fût bien sûre de vouloir se donner.

Jenny s'ennuyait de la solitude; mais la médecine, qui n'a que des remèdes systématiques, lui administrait le mariage comme elle conseille l'opium, sans tenir compte du discernement

qu'exige une organisation délicate par rapport à l'un, une âme fière par rapport à l'autre.

La romanesque fille, remettant donc en pratique une feinte dans le goût de Marivaux (ignorante qu'elle était du commun et de l'invraisemblance de la chose), ne parut d'abord aux yeux de son cousin qu'à l'abri d'un petit rôle de gouvernante qu'elle se créa quatre jours d'avance, et dont tout homme tant soit peu littéraire n'eût pas été dupe pendant quatre heures.

Mais il se trouva que Melchior ne

connaissait pas mieux la société que le théâtre; qu'il n'était pas plus au courant du langage d'une jeune miss abonnée au *Court Magazine* et à la *Revue* du monde fashionable de Londres qu'à celui d'une soubrette de comédie. Il ne se douta de rien, s'installa sans façon chez son oncle, examina ses riz, ses mûriers, ses foulards et ses cachemires, avec plus de complaisance que d'intérêt, mangea énormément, but en proportion, fuma les trois quarts de la journée, et dans ses moments perdus fit sans façon la cour à la prétendue gouvernante.

Alors Jenny, révoltée de tant d'audace, jeta le masque et foudroya le téméraire en lui déclarant qu'elle était la fille unique et légitime du nabab James Lockrist.

Mais le marin se remit bientôt de sa surprise; et, prenant sa main avec plus de cordialité que de galanterie :

— En ce cas, ma belle cousine, je vous demande pardon, lui dit-il; mais avouez que vous êtes encore plus imprudente que je ne suis coupable. Est-ce pour éprouver mes mœurs que vous m'avez fait subir cette mystification?

L'épreuve était dangereuse, vive Dieu!..

— Arrêtez, monsieur, dit Jenny profondément blessée du ton et des manières de celui qu'elle avait rêvé si parfait. Je comprends tout ce que vous imaginez; mais je dois me hâter de vous détromper.

— Dieu me punisse si j'imagine quelque chose, interrompit Melchior.

— Écoutez-moi, monsieur, reprit Jenny. La volonté, ou, si vous voulez, la fantaisie de mon père est de condamner au célibat tout ce qui l'entoure;

moi particulièrement. C'est dans la crainte que vous ne vinssiez à ébranler mon obéissance qu'il m'a fait passer à vos yeux pour une étrangère; mais je pense qu'il est un meilleur moyen de détourner les prétendus dangers de notre situation respective: c'est de nous déclarer l'un à l'autre que nous ne nous convenons point, et que jamais nous ne serons tentés d'enfreindre la loi qui nous prescrit l'indifférence.

Une vive expression de joie brilla sur le visage de Melchior.

Jenny sentit à cet aspect que le sien avait pâli.

—S'il en est ainsi, petite cousine, reprit le marin en cherchant encore à s'emparer de la main froide et tremblante de Jenny, faisons mieux : soyons frère et sœur. Je jure que je ne veux rien de plus, et que cet arrangement m'ôte une grande crainte de l'esprit. Voyez-vous, le mariage ne me convient pas plus que la terre à une bonite; et je m'étais mis dans la tête, depuis quelques jours, que mon oncle...

— C'est bon ! interrompit encore Jenny en retirant sa main, je vous servirai auprès de mon père, je tâcherai qu'il vous fasse part de ses biens pen-

dant ma vie, et qu'il vous adopte après ma mort.

— Oh! s'il vous plaît, cousine, entendons-nous, dit Melchior en changeant de ton, comme s'il eût compris tout ce que cette générosité renfermait de douleur et de mépris.

Je n'ai besoin de rien, moi; je suis jeune, robuste; un peu plus d'or ne me rendrait pas beaucoup plus content de mon sort que je ne le suis.

Vous vous trompez diablement... (pardon, ma cousine), vous vous trom-

pez beaucoup si vous croyez que je viens demander l'aumône à mon digne oncle, que j'aime de tout mon cœur, malgré sa culotte de satin et ses manchettes de dentelle. Je ne l'ai pas cherché, moi; il y a huit jours je ne savais pas seulement qu'il existât.

J'arrive, il me saute au cou, il m'amène ici, me montre ses richesses, me demande si je serais bien aise de posséder tout cela; à quoi je répondis toujours affirmativement par forme de politesse. Aujourd'hui vous m'apprenez que vous êtes sa fille : cela change bien les choses. Il ne me reste qu'à me féli-

citer d'avoir une si jolie parente, à remercier mon oncle de ses bontés pour moi, et à rejoindre mon poste sur le navire *Inkle et Yariko*, avant que ma personne devienne insupportable.

— Vous semblez douter de notre affection, mon cousin, dit Jenny toute confuse et toute abattue; c'est une injustice que vous nous faites.

Et comme elle sentait que c'était là un dénouement bien triste à des projets si riants, elle ne put cacher une larme qui tremblait au bord de sa paupière.

Melchior reprit courage.

—Cousine, dit-il avec sa manière brusque et franche, je veux vous prouver que je crois à votre amitié et que j'estime votre cœur. Je vais vous confier un désir qui me pèse, mais dont je ne rougis pas. Vous m'aiderez auprès de mon oncle, ou plutôt vous vous chargerez de ma demande.

Voici : ma mère est une bonne femme; je n'ai qu'elle à aimer dans le monde; aussi je l'aime. Elle a élevé, tant qu'elle l'a pu, quatorze enfants, qui tous sont morts sans l'aider. Pour en

venir là, il lui a fallu contracter des dettes que dix ans de ma paie ne sauraient éteindre. En attendant, ma mère mourra de faim et de froid.

Vous ne savez pas ce que c'est que le froid, Jenny; chez nous c'est un mal qui revient tous les ans, et dont les vieillards souffrent particulièrement. Que mon oncle lui assure six cents livres de rentes; ce sera fort peu de chose pour lui, et pour moi ce sera un immense service...

Jenny tendit cette fois sa main au marin.

—Allons trouver mon père ensemble, lui dit-elle ; je me charge de tout.

En les voyant arriver d'un air de bonne intelligence, le visage du nabab s'épanouit.

En trois mots et d'un air d'autorité enfantine, Jenny demanda le capital de six mille livres de rentes pour la mère de Melchior.

—J'ai dit six cents, objecta le jeune homme.

—Et moi je dis six mille, reprit Jenny

en riant. Pour nous c'est une bagatelle, et croyez bien que mon père n'en restera pas là. Bientôt nous serons auprès de ma tante : mais auparavant il faut que le premier navire qui mettra à la voile lui porte cette somme.

— Certainement, certainement, dit M. James, qui, en signant un bon sur une des premières maisons de commerce de Nantes, croyait dresser le contrat de mariage de sa fille avec Melchior; bientôt nous serons tous réunis, et nous ne nous quitterons plus...

— Oh ! pour ma mère, dit Melchior

en embrassant avec effusion son oncle, la bonne femme sera trop heureuse de passer le reste de ses jours avec vous... Quant à moi... je suis marin!...

— Hein? hein? dit le nabab en levant les yeux avec surprise; et voyant l'air consterné de sa fille, il fronça le sourcil. Rappelez-vous Melchior, dit-il d'un ton sévère, que je veux être obéi. Auriez-vous donc la fantaisie de former quelque établissement contre mon gré?...

— Non pas que je sache, cher oncle, dit Melchior.

— Eh bien donc, reprit le nabab, rappelez-vous à quelle condition je signe cette donation en faveur de votre mère... vous ne vous marierez qu'avec ma permission.

—Oh! pour cela, mon oncle, dit Melchior en souriant, il m'est facile de vous obéir. Recevez ma parole et soyez tranquille.

— Quant à vous, bonne Jenny, dit-il à demi-voix en se tournant vers elle, je vous jure de vous aimer comme ma mère, et jamais autrement.

— Il ne comprend pas ! dit Jenny quand elle fut seule; et elle fondit en larmes.

Trois jours après, Melchior voulut prendre congé de son oncle, objectant que sa présence à bord de l'*Inkle* était indispensable.

Le départ de ce navire pour la France était fort prochain.

— Va, dit le nabab, et retiens pour ma fille et moi les deux meilleures

chambres du bâtiment. Nous partirons tous ensemble.

— Allons, décidément, pensa Melchoir, il ne me sera pas possible de me débarrasser de la tendresse de mon oncle.

Le 2 mars 1825 l'*Inkle et Yariko* mit à la voile, emportant Melchior et sa famille.

II

I

Deux mois de traversée s'écoulèrent sans apporter de notables changements à la position respective de ces trois personnes.

Le peu d'empressement de Melchior étonnait profondément le nabab. Il affligeait douloureusement Jenny, car elle avait beaucoup aimé Melchior avant de le voir; et depuis qu'elle connaissait sa bravoure et sa franchise elle le regrettait. Elle eût voulu en être aimée. Mais en vain déploya-t-elle toutes les ressources de l'adresse féminine pour lui faire comprendre la vérité, Melchoir sembla prendre à tâche de l'empêcher de se rétracter.

Franc et affectueux lorsqu'elle le traitait comme son frère, il devenait sceptique et moqueur dès qu'une pen-

sée d'amour se glissait à l'insu de Jenny dans ses paroles. Cette sorte de résistance, qui intervertissait complètement l'ordre des rôles, enflamma l'intérêt et la curiosité de la jeune fille; elle lui fit une vie de souffrance, de douleur et d'anxiété. Elle alluma dans son cœur une de ces passions romanesques si pleines d'énergie et de durée, quelque fragiles qu'en soient les éléments.

Elle avait compté d'abord sur les rapprochements forcés de la vie maritime; elle ignorait que là, plus qu'ailleurs, Melchior pouvait échapper à ses inno-

centes séductions et se soustraire aux chastes dangers du tête-à-tête.

Cependant le gros temps ayant confiné pendant quinze jours les passagers dans la dunete, et cloué les officiers à la manœuvre, elle espéra encore, se disant que Melchior ne la fuyait pas, qu'il était seulement empêché de la voir, et que le beau temps le ramènerait peut-être auprès d'elle.

Les rayons matineux d'un beau soleil et le splendide aspect des montagnes

d'Afrique attirèrent un jour la jeune Indienne sur le pont, avant que l'équipage fut éveillé, et lorsque Melchior achevait sa station de quart le long de la grand'voile.

La rouge clarté du Levant embrasait les flots que le voisinage des *bas-fonds*, avait fait passer du bleu de cobalt au vert émeraude.

La montagne de laTable avec sa blanche nappe de nuées, les pics duTigre et les mornes de la côte Nathol se teignaient des reflets d'un rose argenté. Une délicieuse odeur d'herbages venait

à plus de quatre lieues en mer parfumer les brises folâtres qui se jouaient dans la plissure des voiles.

Des troupes de pinguoins et de damiers bondissaient dans l'écume que soulevait la proue du navire ; et le bel oiseau appelé *manche de velours* semblait à peine porter sur les flots moins souples, moins élastiques que lui.

Jenny s'assit sur un banc sans paraître remarquer son cousin.

Il la vit bien passer, mais il ne l'aborda point, pour deux raisons : la

première fut un sentiment de discrétion respectueuse ; la seconde fut l'envie d'achever son cigarre, dont Jenny n'aimait point la fumée.

Cependant lorsqu'il vit l'attitude brisée de cette triste jeune fille, un mouvement de bonhomie lui fit jeter le reste de son *maryland*, et il s'approcha d'elle avec autant de douceur qu'il en put mettre dans sa démarche et dans sa voix.

— A quoi donc pensez-vous, miss Jenny? lui dit-il en s'asseyant sur le banc auprès d'elle.

— Je me demande où vont ces flots, répondit-elle en lui montrant les remous que fendait la coque du navire ; je me demande où va la vie. Peut-être faudrait-il, pour être heureux, courir comme ces vagues et ne s'attacher nulle part. C'est ainsi que vous faites, Melchior; vous n'aimez que la mer, n'est-il pas vrai? vous pensez que la terre n'est pas la patrie des âmes fortes.

— Ma foi, je ne sais pas quelle est la destination de l'homme, dit Melchior; je ne m'en inquiète pas plus que de ce que devient la fumée de ma pipe quand je la jette au vent qui l'emporte; j'aime

la terre, j'aime la mer, j'aime tout ce qui passe à travers ma vie.

Quand je suis ici, je ne sais rien de plus beau qu'un navire bien gréé, qui a le vent dans toutes ses voiles, et dont la banderolle voltige au milieu d'un bataillon de pétrelles.

Mais quand je suis là-bas, j'aime à regarder une belle maison dont toutes les fenêtres, dont tous les balcons sont pavoisés de jolies femmes.

Le ciel est beau sur l'Océan; il est beau la nuit sur les savanes; il est beau

encore le matin derrière les nuages gris de ma patrie.

Que sais-je, moi, si l'homme est fait pour voyager ou pour rester? Dites-moi lequel est plus heureux de l'oiseau ou du poisson? Je ne suis pas de ceux à qui il faut peser l'air et choisir le biscuit.

Où je suis, je sais vivre ; où le vent me porte, je m'acclimate et me mets à fleurir, en attendant qu'un vent contraire me pousse à l'autre rive du monde, comme ces algues que vous voyez passer là dans notre sillage, et

qui s'en vont achever sur les côtes d'Amérique leur floraison commencée aux grèves de l'Asie.

— Aucun lieu du monde ne vous a donc laissé de regrets? dit lentement Jenny.

— Aucun, dit Melchior, si ce n'est celui où tous les ans je laisse ma mère. Après elle, et après vous, Jenny, je n'aime personne beaucoup plus qu'un bon cigarre. Je n'ai connu aucun homme assez long-temps pour échanger du bonheur avec lui. Notre amitié n'était jamais qu'un jour volé en passant aux

dangers de la mer et aux chances de la destinée. Le lendemain devait nous séparer, et c'eût été faiblesse que de nous apprêter des regrets.

— Vous avez raison, dit tristement Jenny, le bonheur est dans l'absence des affections.

— Pour moi, c'est ma règle, reprit Melchior. J'ai vu dans le Zuyderzée de braves bourgeois qui élevaient leurs enfants et qui travaillaient pour leurs petits-enfants. Moi, je suis marin. L'hirondelle niche où elle peut, et la mouette n'a pas de patrie.

— Vous n'avez donc jamais aimé, dit Jenny avec naïveté.

Puis, rougissant de sa curiosité, elle reprit:

—Pardonnez, mon cousin, mes questions sont indiscrètes; mais l'impossibilité où nous sommes de nous marier ne rend-elle pas notre confiance exempte de tout danger?

Melchior trouva cette sécurité bien naïve; mais elle ne lui ôta rien de son respect pour Jenny.

— A votre aise, dit-il. Je vous dirai la

vérité. J'ai aimé très souvent, mais à ma manière, et nullement à la vôtre. Une fois l'on a voulu me faire croire que j'étais épris sérieusement... Mais, que Satan me chavire si je mens! jamais je ne l'avais été moins.

— Contez-moi cela, dit la pâle jeune fille qui écoutait avec anxiété toutes les paroles de Melchior.

— Pardon, Jenny, répondit-il, restons-en là. Il y a des souvenirs déplaisants pour moi dans cette histoire.

— C'est moi qui vous demande par-

don, reprit Jenny avec douceur. J'ai peut-être réveillé quelque reproche assoupi dans votre conscience?

— Non, sur mon honneur, Jenny. J'étais bien jeune alors, et sans expérience. Je fus trompé. C'est une histoire qui n'a que ces trois mots.

— Je voulais dire que c'était un regret, peut-être...

—Pas davantage. Comment aurais-je regretté une méchante et menteuse femme, moi qui ai quitté sans humeur les ananas de Saint-Domingue pour le

poisson sec des Esquimaux? Le monde est grand, la mer est libre, la vie est longue. Il y a de l'air pour tous les hommes, des femmes pour tous les goûts... J'ai sombré ce malheur-là dans ma mémoire, et depuis je me suis fait une morale à moi : c'est de ne jamais aimer une femme plus de quinze jours. Ensuite, je lève l'ancre et le vent du départ souffle sur mon amour.

— Ainsi, dit Jenny, c'est par ressentiment contre les femmes que vous les vouez toutes au mépris et à l'indifférence?

— Point, répondit le marin, je ne les

juge pas. Je fais mieux, je les aime toutes, sauf pourtant les vieilles et les laides.

Jenny fut saisie d'un sentiment de dégoût, et elle se leva pour s'en aller.

Melchior reprit, sans paraître s'en apercevoir :

—Si j'ose vous dire cela, Jenny, c'est parce que vous n'êtes point une femme pour moi, et que jamais la pensée ne m'est venue...

— Je vais rejoindre mon père qui doit être éveillé, répondit-elle.

Et Jenny alla s'enfermer dans sa cabine pour y pleurer encore.

Après quelques jours de découragement, elle revint à se dire que Melchior pouvait être capable d'aimer une femme digne de lui; et elle se demanda humblement si elle était cette femme.

Elle ignorait, l'innocente Jenny, quelle immense supériorité la distinguait de toutes celles que Melchior avait pu rencontrer.

Son cœur était si candide, si modeste, qu'il s'accusait sans cesse du peu de succès de ses tentatives. Elle se blasphémait elle-même en reprochant à la nature les formes sveltes et nobles, la beauté toute chaste, toute anglaise que sa mère lui avait transmise.

Elle maudissait ce coloris septentrional que le soleil de l'Inde et le hâle des brises maritimes ne pouvaient ternir,

cette ceinture délicate qu'une Géorgienne eût regardée avec dédain, et jusqu'à ces blanches mains qu'une Indoue eût peintes en rouge. Elle n'avait point habité la contrée où elle devait être belle, et s'imaginait ne pas l'être pour Melchior.

Elle craignait aussi de manquer d'esprit; elle oubliait que l'habitude de lire et de méditer lui avait ouvert un cercle d'idées plus élevées que celles de cet homme nativement bon et brave, mais auquel il manquait de savoir la raison de ses qualités. Elle le voyait au travers de son ancien enthousiasme pour la

chimère de l'avenir; et le plaçait bien haut pour s'épargner un mécompte.

Enfin elle se reprochait comme autant de défauts toutes les qualités que Melchior n'avait pas, ne devinant même pas que l'amour qu'elle éprouvait et celui qu'il n'éprouvait pas, faisaient d'elle une femme complète et de lui un homme incomplet.

Tandis qu'elle souffrait de l'alternative d'espoir et de découragement où la jetait chacun de ses entretiens avec Melchior, tandis qu'incertaine et déchirée elle luttait tantôt contre l'indif-

férence de son amant, tantôt contre son propre amour, James Lockrist, dont l'intelligence de nabab se refusait à saisir toutes les subtilités de l'amour chez une jeune fille, lui faisait subir une sorte de persécution pour qu'elle eût à se prononcer.

Son rôle à lui devenait de plus en plus difficile dans tous ces mystères de cœur, auxquels il n'entendait rien. Il avait vu d'abord cette intimité avec plaisir; mais lorsqu'au bout de trois mois il voulut en savoir le résultat, il fut étrangement surpris du ton de né-

gligence mélancolique avec lequel Jenny lui répondit :

— Je ne sais pas.

L'équipage était alors en vue des côtes de Guinée.

Après de longues et vaines discussions, le nabab crut comprendre que Melchior était complètement dupe du puéril artifice inventé pour l'éprouver. James Lockrist n'alla point jusqu'à soupçonner que le cœur de son neveu pût être entièrement vide d'amour et d'ambition.

Mais Jenny, voyant son père déterminé à instruire Melchior de ses vé-

ritables intentions, prit un parti extrême.

Sa fierté de femme se révolta de penser qu'on offrirait sa main à un homme si peu désireux d'obtenir son cœur. Elle eût mieux aimé la mort qu'un refus de sa part; car à toute son humiliation venaient se joindre les douleurs d'un amour malheureux.

Préférant le désespoir à la honte d'espérer peut-être en vain, elle déclara formellement à son père qu'elle estimait beaucoup Melchior, mais qu'elle ne l'aimait point assez pour en faire son époux.

Cette étrange conclusion à trois mois d'incertitude, chagrina d'abord vivement le nabab; et puis il se consola en pensant que l'héritière de plusieurs millions ne serait pas long-temps au dépourvu; il s'applaudit même de n'avoir pas compromis la dignité de son argent en faisant d'inutiles ouvertures à son neveu, et laissa Jenny complètement maîtresse de l'avenir et du présent

Mais malgré toutes ces volontés contradictoires, la fatalité faisait concourir toutes choses à la formation de son œuvre inévitable.

Melchior donnait aveuglément dans une ruse qu'on ne prenait presque plus la peine de lui voiler. Jamais il ne se fût avisé de deviner qu'à lui, pauvre marin sans éducation et sans fortune, on eût songé à offrir la plus riche et la plus jolie héritière des deux presqu'îles.

Ces sortes de perceptions audacieuses ne viennent qu'aux âmes douées d'assez d'amour ou de cupidité pour entreprendre de les réaliser.

Il alla même jusqu'à se persuader que Jenny était triste à cause d'un

amour contrarié dans l'Inde par la volonté de son père. Il se défia tant d'elle qu'il ne songea point à se défier de lui, et il crut que son cœur devait toujours dormir calme à l'abri de sa médiocre destinée.

Comment eût-il prévu l'avenir, lui qui ne se connaissait pas et qui n'avait jamais été surpris par les passions?

Alors il se fit une étrange et soudaine révolution dans ce jeune homme; il continua de nier l'amour pour son propre compte, mais il se prit à croire ce sentiment possible chez les autres; il se

dit qu'une femme comme Jenny était digne de l'inspirer, et il s'estima beaucoup moins qu'il ne l'avait fait jusqu'alors ; car il se convainquit par la comparaison qu'il était beaucoup au-dessous d'elle.

Peut-être que la conscience de la nullité est le premier pas vers un noble essor. Les sots ne l'ont jamais.

L'ignorance peut se passer longtemps de modestie; mais si elle vient un jour à rougir d'elle-même, elle n'est déjà plus l'ignorance.

Melchior n'eut pas plutôt placé Jenny à son véritable point de vue par rapport à lui qu'il devint moins indigne d'elle; mais les émotions toutes nouvelles qui s'éveillèrent en lui dès-lors, troublèrent sa conscience pour des motifs dont elle seule avait le secret.

Il résolut d'éviter la présence de sa cousine; il se croyait très fort parce qu'il n'avait jamais fait l'expérience de sa force en de semblables combats; mais c'était une entreprise plus difficile qu'il ne s'était imaginé. A son insu le mal avait envahi bien du terrain.

Un jour, il fit un effort héroïque : ce fut de se vanter encore à Jenny de son mépris pour ce qu'elle appelait l'amour; mais au moment où il énonçait ce sentiment, un sentiment si contraire se révélait hautement à son âme, qu'il s'éloigna brusquement, et se livrant à un ordre de réflexions qu'il n'avait jamais faites, il fut épouvanté de sentir en lui deux volontés opposées, deux besoins absolument contraires; il s'éveilla com-

me d'un profond sommeil, et se demanda comment il avait vécu vingt-cinq ans sans savoir des choses si positives et si simples.

Bien rarement nous arrivons à la force de l'âge sans avoir abusé de notre première énergie, émoussé nos passions, gaspillé cette sensibilité virginale si précieuse et si fragile. L'éducation développe en nous, dès les jours de l'adolescence, une ardente curiosité et souvent même de faux besoins du cœur.

Dans une littérature dont le but semble être de poétiser le désir et d'aiguiser l'amour, nos imaginations précoces

ont puisé, beaucoup trop peut-être, le rêve des grandes affections.

Il en est résulté qu'en demandant à la vie ses joies inconnues, nous n'avons joué sur la scène réelle qu'une parodie amère; nous n'avons recueilli que honte et douleur là où nous arrivions pleins de sève, guidés en même temps qu'abusés par les traditions des temps poétiques, des amours perdus. Nous avons pitoyablement dépensé nos aveugles richesses; nous avons donné de notre cœur à pleines mains et à tout le monde. Aussi nous sommes désabusés avant d'atteindre à nos plus belles années. La nature n'a pas encore donné

le complément à nos facultés, que l'expérience nous les a éteintes.

Nos anciennes chimères vinssent-elles à se réaliser, notre âme ne pourrait plus les accueillir; ces fleurs trop frêles se flétriraient en tombant sur un sol amaigri.

Le même jour qui nous fait hommes nous fait vieillards, ou plutôt il n'y a pas d'heure intermédiaire entre l'enfance et la caducité : tel est l'ouvrage de la civilisation.

Mais le jeune Lockrist, élevé loin du

monde et des arts, pétri dès l'enfance pour une vie dure et frugale, n'avait jamais bu à ces sources empoisonnées. Il était dans la société comme une pièce de monnaie toute neuve dans la circulation, alors que le frottement n'a point encore usé son empreinte.

S'il n'avait eu que peu d'idées jusques-là, du moins n'en avait-il jamais eu de fausses; il ne possédait ni le savoir, ni l'erreur qui tient de si près au savoir. L'amour, réduit dans ses perceptions au plaisir d'un jour, n'avait pas brûlé son sang, fatigué son cerveau, amorti sa force intellectuelle.

Ce hardi marin, si rude d'écorce, si prosaïque de langage et de manières, ce brut métal coulé dans un moule vulgaire renfermait pourtant des trésors d'amour et de poésie qui n'attendaient qu'un rayon de lumière pour éclore.

Combien de semblables hommes n'avons-nous pas rencontrés! Combien semblaient inféconds, qui ont produit de grandes choses! Combien promettaient de hautes destinées, qui sont demeurés stériles! Si celui-là ne fût né près d'un trône, il n'eût été propre qu'aux dernières fonctions de la société

si cet autre eût appris à lire, il eût été Cromwell.

Aussi quand le véritable amour envahit le cœur de Melchior, ce fut une irruption si large et si violente qu'il emporta en un instant le passé comme un rêve. Il trouva des aliments intacts qu'il dévora comme un incendie, et chez ce marin grossier, ignorant et libertin, il se développa certes plus intense et plus dramatique que dans le cerveau d'un poète dandy de nos salons.

Le progrès fut si effrayant et si rapide que Melchior n'eut pas le temps de

se reconnaître. Tout ce qui avait rempli son existence passée s'effaça comme un nuage à l'horizon. Le vin, le jeu, le tabac, les seuls plaisirs du marin, lui inspirèrent du dégoût; la flamme du punch ne l'égaya plus; les propos grossiers choquèrent son oreille.

Dans les chants de l'orgie il apparaissait sombre et irrité, craignant toujours qu'on ne troublât le repos de Jenny, et quand ses compagnons, devinant à demi son mal, osèrent le railler, ils rencontrèrent la menace sur ses lèvres et la vengeance dans son regard. Le premier qui eût prononcé alors le nom

de Jenny fût tombé sous le couteau que Melchior pressait dans sa main tremblante.

Il n'y a pas à bord de secret longtemps gardé; Jenny entendit bientôt faire la remarque du changement qui s'opérait dans le caractère de son cousin.

La femme du monde la plus simple ne manque jamais de perspicacité lorsqu'il s'agit du principal, du seul intérêt de sa vie. Melchior croyait encore son secret caché bien avant dans son cœur, que Jenny l'avait découvert.

Alors le bonheur embellit Jenny de tout l'éclat du triomphe; la naïve enfant ne sentit pas plutôt sa puissance qu'elle en usa en reine de quinze ans; elle devint folâtre, maligne, coquette avec candeur, cruelle avec tendresse. Ce fut le dernier coup.

Melchior ne chercha plus à lutter contre son propre cœur; il accepta les maux et les biens de cette existence nouvelle, et ne voulut résister qu'autant qu'il le fallait pour n'être pas coupable.

Mais si cette résistance eût été diffi-

cile dans une circonstance ordinaire de la vie, elle devenait pour ainsi dire surhumaine là où était Melchior.

Jeté au milieu de l'immense Océan, dans une petite société d'exception, où la nécessité est dieu, le navigateur ne saurait plier sa conviction aux mêmes volontés qui régissent les continents.

La mer est une contrée de refuge; elle a ses immuables franchises, ses droits d'asile, ses solennels pardons. Là meurt l'empire des lois, si le faible parvient à devenir fort; là l'esclavage peut se rire du joug brisé, et demander

aux éléments protection contre les hommes.

Pour celui qui, comme Melchior, ne peut plus établir son bonheur dans la société, c'est une redoutable tentation que six mois arrachés sur les flots à l'inflexibilité des lois humaines.

III

III

Hélas! c'est quelquefois un rêve bien bizarre qu'une traversée maritime. Là, tout se confond, tout s'oublie; là deviennent possibles les intimités proscrites sur le sol habité.

Il ne faut pas croire qu'il n'y ait d'étrange dans cette vie que le nom barbare des planches et des cordes, les mœurs brutales ou les sonores jurements des matelots ; la littérature nautique a faussé sa vocation et méconnu sa richesse, quand elle s'est bornée à ces stériles détails statistiques ; elle ne nous a pas assez dit l'influence de la situation sur le cœur humain, lorsqu'il se trouve ainsi poussé en dehors de la vie commune, et que son existence sociale est, pour ainsi dire, suspendue.

Une semblable transition dans ses

mœurs peut le bouleverser et lui ouvrir une carrière d'espérances chimériques. Songe heureux bercé par les flots hospitaliers, mais que la moindre secousse d'un attérissement doit faire évanouir!

Melchior se laissa emporter plus d'une fois à ces décevantes pensées. Il se demanda, dans sa philosophie sauvage et naturelle, si l'homme n'était pas le plus déplorablement organisé des animaux, puisqu'il avait la prévoyance, et s'il ne répondrait pas mieux au vœu de la création en jouissant d'un beau jour qu'en le troublant

Universitas BIBLIOTHECA

par le remords de la veille ou l'appréhension du lendemain.

C'étaient là de bien hautes et téméraires pensées pour Melchior, mais elles viennent ainsi plus souvent qu'on ne pense aux esprits droits et simples.

Chaque nuit il eut des heures de délire où il jura d'oublier toutes ces conventions intéressées, dont le sentiment s'appelle une conscience; il tordit ses mains avec rage, et demanda au ciel, parmi les gémissements de la vague et les plaintes du vent dans les cordages, pourquoi, ainsi qu'aux autres hommes,

il ne lui avait pas laissé sa part d'avenir.

Quelle était donc la cause des insomnies désespérées de ce jeune homme? Pourquoi ne devinait-il pas que le bonheur était sous sa main? Que ne l'acceptait-il avec transport au lieu de le fuir avec terreur?

C'est qu'un horrible secret dormait dans ses entrailles; c'est que son amour ne pouvait plus apporter à Jenny que la honte et le déshonneur; c'est que Melchior était marié.

A peine âgé de vingt ans, il revenait

vers sa patrie muni d'une assez forte somme de butin faite sur un pirate d'Alger, lorsqu'il s'arrêta en Sicile, et se fit honneur d'une partie de sa richesse avec la Térésine. Il réservait le reste à sa mère.

La Térésine était une fille adroite, intrigante, et sachant jouer la vertu au désespoir avec assez d'intelligence.

Au moment où Melchior voulut s'éloigner, elle déploya tous ses talents dramatiques avec un tel succès (elle était précisément dans un jour d'inspiration) que le crédule et naïf jeune

homme crut avoir abusé de son innocence. Il l'épousa.

Un frère de la Térésine, huissier avide et retors, veilla à ce que le mariage ne manquât d'aucune des formalités qui pouvaient le rendre indissoluble. Il n'est besoin de dire que le contrat assurait à madame Melchior le reste de la part de pillage échue à Melchior sur le corsaire.

Le lendemain de la cérémonie il surprit une irrécusable preuve de l'infidélité de sa femme ; il partit les mains vides et le cœur libre, mais il n'en resta

pas moins irrévocablement lié à cette femme oubliée, dont il fallut bien se ressouvenir auprès de Jenny. C'était là le motif de sa facile soumission, de sa grossière froideur. Il avait cru pouvoir sans danger et sans crime transiger mentalement avec la fantaisie de son oncle. Pour assurer l'existence de sa mère il était descendu sans remords à cette feinte, et maintenant encore il croyait n'avoir compromis que son propre bonheur, joué que son propre avenir.

Il y avait des jours cependant où il croyait sentir la main de Jenny brûler

et trembler dans la sienne, des jours où son humide regard lui semblait trahir d'ineffables révélations. Et puis il rougissait de son orgueil ; il avait honte de se trouver fat, et il retombait plus avant dans l'inouie souffrance qui le dévorait.

Dès qu'il revenait au sentiment du devoir, la douleur abreuvait son âme ; il demandait compte à Dieu avec d'amers sanglots de sa portion d'existence, si fatalement perdue. Avait-il réussi à engourdir ses remords, il s'éveillait en sursaut au bord d'un abîme, et priait le ciel de le préserver.

Six mois plutôt peut-être, il eût consenti à tromper une femme qui se fût offerte à son grossier amour; car s'il avait été honnête homme jusque là, c'était par instinct, peut-être par hasard.

En lui avait bien toujours résidé je ne sais quelle loyauté innée, germe de grandeur long-temps inculte; mais aujourd'hui, l'image de Jenny radieuse et pure venait, comme une révélation d'en haut, éclairer le néant de ses pensées.

Avant elle il avait eu des sensations;

elle lui apportait des idées ; elle trouvait des noms à toutes ses facultés, un sens à des noms qui n'étaient pour lui jusque là que des mots ; elle était le livre où il apprenait la vie, le miroir où il découvrait son âme.

* * *

Un soir Jenny lui parut plus dangereuse que de coutume ; elle avait parlé secrètement à son père ; elle lui avait

avoué que Melchior commençait à lui sembler plus digne d'elle. Le nabab s'en était réjoui.

Jenny croyait tenir le bonheur dans sa main ; elle bénissait la destinée qui s'ouvrait si large et si facile devant elle. La seule chose qu'elle eût regardée comme incertaine, l'amour de Melchior, lui était assuré. Le manque d'espoir le retenait encore, mais il n'y avait qu'un mot à dire pour le combler de joie.

Jenny s'amusait comme une enfant de l'impatience qu'elle lui supposait ; elle jouait encore avec ses tourments ; elle

était si sûre de les faire cesser ! Elle tenait son aveu en suspens comme un trésor dont elle était orgueilleuse, et se plaisait à le faire briller aux yeux de l'infortuné qui ne devait jamais s'en réjouir.

Melchior tout éperdu, tout palpitant sous le feu de ses regards, désireux de comprendre ce muet langage, épouvanté lorsqu'il croyait l'avoir compris, fut pendant le souper, en proie à une violente irritation fébrile. Le repas se prolongea plus que de coutume, On fit du punch et du gloria. Jenny prit du thé.

Melchior restait enchaîné sur le divan auprès d'elle ; la lampe suspendue à la voûte n'éclairait plus que faiblement l'intérieur de la salle. Dans cette lueur vague, Jenny apparaissait comme une création si fine et si suave, que Melchior se figura être sous l'empire d'un de ces rêves qui le dévoraient dans l'ardeur des nuits, alors que Jenny surgissait devant lui fugitive et décevante comme ses espérances ; il prit sa main avec un mouvement de fureur, et, protégé par l'ombre qui s'épaississait autour d'eux, il y imprima non pas ses lèvres, mais ses dents. Ce fut une caresse cruelle et terrible comme son amour.

Jenny étouffa un cri et se tourna vers lui d'un air de reproche ; une larme de souffrance coulait sur sa joue ; mais, dans l'incertitude de la lumière, Melchior crut voir dans son œil humide une expression de pardon et de tendresse si passionnée qu'il faillit tomber à ses pieds.

Alors faisant un effort sur lui-même, il s'élança dans l'escalier de l'écoutille sous le prétexte d'aller demander de la lumière ; il courut sur le pont, enjamba les bastingages et se jeta sur un porte-hauban.

Ces banquettes, adossées extérieure-

ment à la coque du navire, sont des siéges fort agréables pour rêver ou pour dormir lorsqu'on est sous le vent, qu'un air vif et pur dilate vos poumons et que dans une belle nuit d'été l'écume vient mollement vous baiser les pieds.

La journée avait été sombre; le ciel était encore parsemé de nuages longs, étroits, déchirés, lorsque la lune commença à sortir de la mer. Son disque était rouge comme le fer dans la fournaise; le bord plongeait encore dans les flots noirâtres, l'autre s'enfonçait

sous un bandeau d'un bleu sombre qui ceignait l'horizon.

On eût dit un soleil à demi éteint se levant pour la dernière fois sur un monde prêt à rentrer dans le chaos. Cette lune mate et sanglante avait quelque chose d'effrayant pour une âme remplie d'amour, et par conséquent de superstitions.

Melchior pensa à Dieu. Il ne se demanda plus s'il existait; il en avait trop besoin pour en douter; il le conjura de le protéger, de sauver Jenny...

Un léger bruit lui fit lever la tête; en

se retournant, il vit au-dessus de lui comme une ombre diaphane qui semblait voltiger sur la rampe du navire; c'était Jenny qui se hasardait, imprudente et folâtre, à rejoindre son fugitif. Le vent faisait claqueter sa robe blanche et collait autour de ses jambes fines et rondes les larges plis de son pantalon.

—Allez-vous-en, Jenny, cria Melchior avec un ton d'autorité. Vous allez tomber à la mer; vous êtes une folle!...

—Si vous me croyez si maladroite, répondit-elle, donnez-moi la main.

— Je ne vous la donnerai point, reprit-il avec humeur; les femmes ne viennent point ici ; c'est contre ma consigne.

— Vous mentez, Melchior!

— Un coup de vent peut vous jeter à la mer.

— Et si j'y tombais, ne sauriez-vous pas me sauver?

Et se laissant mollement bercer par toutes les ondulations que la houle imprimait au navire, Jenny, soit par co-

quetterie, soit pour se divertir de l'effroi de Melchior, restait là comme une jeune mouette perchée dans les cordages.

—Je ne vous sauverais peut-être pas, Jenny; mais, à coup sûr, je périrais avec vous!

—Puisque c'est pour vous-même que vous tremblez, je vais faire cesser votre anxiété.

En parlant ainsi, elle s'élança comme une blanche levrette, et tomba sur ses pieds, à côté de Melchior; mais il ouvrit ses bras, et le contre-coup y fit tomber la jeune fille.

En sentant ce beau corps frissonner sur sa poitrine, en respirant cette mousseline de l'Inde, tout imprégnée d'un chaste parfum de jeune fille, tandis que le vent lui jetait au visage les blonds cheveux de Jenny, Melchior sentit aussi s'évanouir sa force.

Un nuage passa devant ses yeux, et son sang bourdonna dans ses oreilles. Il étreignit Jenny contre son cœur; mais ce fut une joie rapide comme l'éclair. Un froid mortel lui succéda. Il déposa tristement sa cousine auprès de lui, et resta silencieux et sombre, découragé de souffrir.

Mais Jenny, tout enfant qu'elle était, sembla deviner en ce moment les dangers de son imprudence; elle demeura quelques instants confuse, éprouva je ne sais quel malaise, et regretta d'être descendue dans le porte-hauban; mais elle était venue là pour réparer ses barbaries, et la conscience du bien qu'elle allait faire lui rendit le courage.

— Tout à l'heure, Melchior, dit-elle, vous n'étiez pas sûr de me sauver si je tombais à la mer. C'est là votre caractère, je crois. Vous doutez de la destinée; vous avez le courage du malheur;

mais vous n'avez pas de confiance en votre avenir.

— Oh! dit Melchior avec humeur, chacun son lot. Vous êtes contente du vôtre, je le crois bien! Moi, je ne me plains pas du mien : ce n'est pas le fait d'un homme.

—Qui donc vous a rendu si différent de vous-même depuis peu? dit-elle avec une douceur insinuante; car elle eût bien voulu faire solliciter un peu ses bienfaits. — Le malheur, disiez-vous naguère, n'a de prise que sur les cœurs faibles. Qu'avez-vous fait du vôtre, Melchior?

— Et où prenez-vous que j'aie un cœur, Jenny? qui vous l'a montré? qui vous l'a vanté? Ce n'est pas moi, sans doute. Et si, le cherchant, vous ne le trouvez pas, à qui devez-vous vous en prendre?

— Vous êtes amer, mon bon Melchior; vous avez quelque chagrin? Pourquoi ne me le pas confier? Je l'adoucirais peut-être.

— Voulez-vous avoir pitié de moi, Jenny?

Jenny prit la main de Melchior, et promit.

— Eh bien! laissez-moi, dit-il en la repoussant : c'est tout ce que je vous demande; car, en vérité, vous êtes bien cruelle envers moi sans le savoir.

— Sans le savoir! pensa Jenny.

Elle trouva un reproche profondément mérité dans ces trois mots.

—Je ne veux plus l'être, dit-elle avec effusion. Écoutez, Melchior; vous me croyez coquette? Oh! vous avez tort! C'est vous qui avez été cruel, et bien long-temps! Mais tout cela est oublié. Mes chagrins sont finis; que les vôtres s'effacent de même!

Et elle lui sourit à travers ses larmes.

Mais comme elle vit que Melchior restait immobile et muet, elle fit encore un effort sur cette délicate fierté de femme que Melchior ne savait pas épargner.

— Oui, mon cousin, lui dit-elle en mettant ses petites mains dans les larges mains de Melchior, ayez confiance en moi... Mon Dieu! comment vous le dirai-je? comment vous le ferai-je croire? Vous ne voulez pas comprendre. C'est la faute de votre modestie,

et je vous en estime davantage. Eh bien! je fais une chose contraire à la retenue qui convient à une jeune fille : je vous ouvre mon cœur; pourquoi vous le tiendrais-je fermé plus longtemps; n'êtes-vous pas digne de le posséder?

Melchior ne répondait rien. Il tenait les mains de Jenny étroitement serrées dans les siennes. Il tremblait, et la regardait d'un œil égaré.

Pourtant il y avait de la fascination dans ses yeux, qui étincelaient dans l'ombre comme ceux d'une panthère; puis il repoussa Jenny si brusquement,

qu'il faillit la faire tomber. Il la ressaisit avec effroi, et la serra de nouveau contre lui. Le banc était court pour deux personnes; il attira Jenny à demi sur ses genoux, et meurtrit son cou délicat de baisers rapides et furieux.

Jenny eut peur; elle voulut fuir, puis elle pleura, et revint en sanglotant se jeter à son cou.

— Parle-moi, Jenny, parle-moi, dit Melchior d'une voix étouffée. Il me semble quand je t'écoute que je suis mieux. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le moi, afin que j'aie vécu au moins un jour.

— Oui, je t'aimais, dit la jeune fille, et je t'aime encore, méchant. Pourquoi sembles-tu en douter? Je t'aimais alors même que tu méprisais cet amour caché dans mon cœur. Je t'aime encore mieux aujourd'hui, que j'ai vu s'ouvrir à moi ton âme virile; et puis encore, pour ton humble estime de toi-même, pour ta résistance loyale, pour ta fidélité à la foi jurée à mon père, pour le mépris que tu as des richesses, pour l'amour que tu portes à ta mère, pour combien de vertus ignorées de toi, ne t'aimai-je pas, Melchior?

— Ah! laissez, laissez, Jenny, dit-il

en cachant sa tête dans ses mains; ne me vantez pas ainsi : vous me faites rougir jusqu'au fond de mes entrailles. Ah! c'est que vous ne savez pas Jenny; je n'étais pas digne de vous; vous ne pouvez pas, vous ne devez pas m'aimer. Ce ne sont pas toutes ces vertus qui me forçaient au silence. Je... je ne vous aimais pas; j'étais une brute, un misérable; je ne voulais pas vous comprendre; je me croyais un cœur d'homme au-dessus de ces faiblesses-là. Je vous ai dédaignée, Jenny; vous devriez vous le rappeler, et ne pas me le pardonner ainsi..... Non, Jenny, il ne faut pas me le pardonner...

L'infortuné éludait le motif, le terrible motif de sa résistance. Jenny se plaisait toujours à l'espoir de la vaincre.

— Je sais tout, lui disait-elle ; vous étiez un grand enfant; vous ne saviez rien de toutes ces choses que l'éducation m'avait apprises. Oh ! moi, je vous avais rêvé depuis long-temps. J'étais de beaucoup moins grande que je ne suis maintenant, et déjà je vous demandais à l'avenir. J'étais si seule, si mélancolique !

Si vous saviez dans quels ennuis, dans

quelles douleurs j'ai vécu ! et puis dans quel isolement affreux je me suis trouvée après que tous mes frères eurent disparu tour à tour! Comme le désespoir de mon père me navrait, comme ses larmes retombaient sur mon cœur!

Alors je sentis le besoin d'avoir un appui, un frère qui m'aidât à le consoler; mais nul de ceux qui s'approchèrent ne répondit à mon attente. Ils ne voyaient en moi, ces hommes à l'âme étroite, que l'héritière du nabab. Aucun ne se mit en peine de comprendre Jenny. Alors, mon ami, je priais chaque

soir mon ange gardien de t'amener vers moi. J'appelais un cœur noble, ingénu comme le tien, un cœur où n'eussent pas régné d'autres femmes, et qui m'apportât en dot les mêmes trésors d'amour que je lui gardais.

Oh! quand j'ai entendu prononcer ton nom pour la première fois, j'ai tressailli! comme si cela me rappelait quelque chose.

Vois-tu, Melchior, j'ai un peu des superstitions du pays où je suis née. Il me semble que nous vivons plus d'une vie sur cette terre, et peut-être que, sous

une autre forme, nous nous sommes déjà connus, déjà aimés...

— Que Dieu t'entende, Jenny! s'écria impétueusement Melchior, et qu'il me donne une autre vie que celle-ci pour te posséder.

Un coup de vent sec et brusque fit pèter l'écoute du grand hunier.

Le capitaine s'élança sur le pont, son *braillard* à la main.

— A la manœuvre, à la manœuvre! les passagers dans la dunette! Melchior, veillez à l'artimon!

Melchior saisit Jenny dans ses bras, la porta sur le tillac, et se rendit à son poste par une habitude d'obéissance passive, si forte qu'elle faisait encore taire la passion.

La nuit fut mauvaise, la mer dure et houleuse.

Cependant le vent tomba vers le matin; le ciel était balayé de tous ses nuages, lorsque le soleil se leva clair et chaud derrière le rocher de Sainte-Hélène. La brise matinale apportait le parfum des géraniums.

Deux seules personnes, Melchior et Jenny, passèrent presque indifféremment en vue de cette île, qui renfermait encore le dernier prestige de la royauté.

Le ciel était d'un bleu si étincelant que les yeux en étaient fatigués. Seulement une légère vapeur troublait un peu la transparence de l'horizon.

Melchior prétendit que c'était là un temps de grain; de vieux matelots nièrent le fait; les passagers s'effrayèrent. Melchior, avec une joie cruelle, insista sur ce sinistre présage. Ne jamais revoir la terre, mourir en tenant Jenny embrassée, c'est le seul bonheur possi-

ble pour lui désormais, et il invoquait la colère des éléments.

Bientôt la fraîcheur du matin se convertit en brise soutenue; l'air devint piquant, et les vagues commencèrent à *moutonner*. Des troupes de marsouins passaient en grondant sous la proue du navire, et des satanites au plumage funèbre s'arrêtaient par intervalles sur le sillage du gouvernail.

Peu à peu les flots se teignirent en noir; le vent d'ouest augmenta, et cette partie de l'horizon se trouva comme subitement chargée de nuages légers et

blanchâtres à leur naissance. On les voyait grandir avec rapidité, prendre du corps et passer à des teintes livides, mornes, cadavéreuses. D'abord ils traversaient les airs sans se dissoudre ; puis, tombant sous le vent, ils disparurent; mais à la fin il s'en forma un plus fixe et plus épais que les autres. Il s'étendit insensiblement jusque sur le navire, sans que sa base eût changé de place.

Peu de temps après, il avait envahi tout le ciel, et la tempête qu'il renfermait éclata avec un bruit semblable au claquement d'un fouet.

Frappé de ses redoutables aîles, le navire touchait les flots du bout de ses grandes vergues. Il fallut descendre les huniers et serrer toutes les voiles.

De gros oiseaux noirs s'abattirent autour de l'équipage avec des cris sinistres. Quelquefois un rayon de soleil se glissait obliquement dans une déchirure du nuage immense; mais sa lumière pâle et sans châleur ajoutait encore à l'horreur du tableau.

Melchior avait retrouvé sa joviale insouciance, son énergique vivacité. Quand tout l'équipage était morne et

consterné, lui seul touchait à l'accomplissement du seul de ses vœux qui pût être exaucé.

Pour Jenny, elle était profondément abattue. A quinze ans on ne renonce pas sans regret à un amour qui commence, à un bonheur qui se lève.

La nuit arriva, et les vents ne se calmaient point; la mer grossissait toujours.

Au milieu des ténèbres, les flots brillaient d'une infinité de phosphores, et le bâtiment semblait voguer sur une

mer de feu. Les vagues, en se brisant, faisaient jaillir des gerbes de lumières.

Melchior quitta la manœuvre au plus fort du danger. Ses compagnons crurent qu'une des lames qui franchissaient par instants le tillac avec furie l'avait emporté.

Il était passé dans la dunette. Les passagers, rassemblés dans le salon, ne pouvant se tenir debout, s'étaient couchés pêle-mêle sur le parquet, adossés au divan stationnaire qui environnait le pourtour, les uns tourmentés du mal

de mer, les autres terrassés par la frayeur. Ils avaient épuisé toutes les formules de la plainte et de l'exclamation, et gardaient un triste et morne silence.

Le nabab, brisé par la fatigue au point de ne plus sentir la peur, était tombé dans une sorte d'imbécilité. Il s'assoupissait chaque fois que le roulis avait cessé d'imprimer au navire un de ces bonds terribles dont chacun semblait devoir être le dernier. Jenny, agenouillée près de lui, pâle et toute couverte de ses longs cheveux épars, invoquait la Vierge. Jamais elle ne s'é-

tait montrée si belle aux yeux de Melchior.

Il posa sa main froide sur le bras de la jeune fille ; elle tressaillit, et, s'attachant à lui avec force :

— Vous venez mourir avec nous? lui dit-elle.

Melchior ne répondit rien et l'attira vers lui.

Jenny se laissa machinalement entraîner dans une des cabines dont les

portes donnaient sur le salon. C'était la chambre de Melchior, et il referma la porte.

— Pourquoi m'amenez-vous ici, dit Jenny en s'éveillant comme d'un rêve? Ma place est auprès de mon père; allons lui demander sa bénédiction, Melchior et qu'il meure entre nous deux.

— Tout-à-l'heure, Jenny, répondit Melchior d'une voix calme. Avant que ce noble bâtiment soit brisé tout entier, il se passera encore une heure. Une heure! entendez-vous, Jenny, c'est tout ce qui nous reste.

— Mais je ne dois pas rester ici, dit

Jenny dont l'effroi changeait de nature, que pensera-t-on?..

— Personne n'est en état de s'occuper de vous en ce moment, Jenny, pas même votre père. Moi seul je me rappelle que j'ai ici deux vies à perdre. Écoutez-moi, Jenny. Si nous étions à cette heure, libres tous deux, devant un prêtre, me donneriez-vous votre main?

— Ma main, mon cœur, tout! répondit-elle.

— Eh bien! il n'y a point ici de prêtre, mais nous sommes devant Dieu. Il m'est témoin que je vous aime de toutes les forces d'une âme humaine.

N'est-ce point là un serment solennel et sacré?

—Il me suffit pour mourir heureuse, dit Jenny en jetant ses bras au cou du marin.

— Eh bien! lui dit-il avec un transport qui ressemblait à de la rage, sois donc à moi sur la terre; car qui sait si comme toi j'ai mérité le ciel? Tu ne voudrais pas te séparer à jamais de moi sans être ma femme, Jenny! Quand la Providence me refuse un jour de vie, tu ne voudrais pas te faire sa complice? Viens! dans cet instant suprême tu es

plus que le Dieu qui me frappe; tu lui disputes sa proie, tu annules l'effet de sa colère. Viens et ne crains pas la mort, car je ne regretterai pas la vie.

Il était à ses genoux, il couvrait son sein de larmes brûlantes.

— Oh! Melchior, dit Jenny éperdue, écoutez le craquement du navire : n'irritons pas le ciel dans ce moment.

— Le ciel! c'est toi, dit Melchior; est-ce qu'il y a un autre Dieu que toi, ma Jenny? Ne me repousse donc plus, si tu

ne veux que la mort me soit horrible...

Oh ! hâtons-nous ! entends-tu cette vague qui vient de tomber au-dessus de nos têtes ? Et cette autre ? c'est comme le bruit du canon. O délices célestes ! Jenny, ma Jenny, il ne te reste qu'un instant pour me prouver que tu m'aimes, et tu ne peux me refuser !..

IV

IV

Cependant le navire, battu par la houle, jeté tour à tour sur chacun de ses flancs fatigués, semblait attendre dans une pénible agonie le moment de sa destruction.

Mais, contre toute espérance, il résista ; le vent tomba un peu, la mer s'aplanit insensiblement.

Vers le matin on put entendre la voix humaine au-dessus du rugissement des vagues; celle de James Lockrist appelait sa fille avec anxiété; celle du capitaine criait par l'écoutille de l'habitacle :

— Oh d'en bas ! ferons-nous un vœu pour vous faire monter, Melchior?

Les deux amants profitèrent de la confusion qui régnait encore pour se séparer sans être vus.

Jenny alla cacher son visage brûlant dans le sein de son père, et Melchior, en remontant sur le pont, vit avec terreur que le danger était passé, et que chacun remerciait Dieu, la Vierge ou Satan, selon sa prédilection particulière.

Ce jour-là Melchior fut pâle, abattu, distrait; ses yeux ne rencontraient plus ceux de Jenny, et quand elle se fut décidée à l'interroger sur sa santé, il lui répondit d'un air effaré qu'il était accablé de sommeil.

Jusqu'au soir l'équipage fut trop occupé de réparer les avaries du bâtiment

pour s'apercevoir de la préoccupation de Melchior; mais le soir, à souper, on remarqua qu'il cherchait à s'enivrer sans y parvenir, et qu'après avoir bu beaucoup de rhum, il était plus triste qu'auparavant; le capitaine, qui l'aimait, remit au lendemain à le réprimander de son absence à la manœuvre la nuit précédente.

La lune n'était pas encore levée lorsque Melchior descendit dans le porte-hauban.

Un instant après Jenny fut à ses cô-

tés; il lui avait fait un signe en quittant le réfectoire.

— Jenny, lui dit-il en la forçant de s'asseoir sur ses genoux, regrettes-tu de m'avoir rendu heureux? Rougis-tu d'être ma femme?

Jenny ne répondit que par des larmes et des caresses.

Melchior lui dit encore :

— Tu crois à une autre vie, n'est-ce pas, ma bien-aimée?

— J'y crois, surtout depuis que je t'aime, lui répondit-elle.

— L'autre nuit, pendant la tourmente, reprit Melchior, j'ai vu deux flammes s'agiter à la cîme des mâts : elles semblaient se chercher, se fuir, s'appeler tour à tour, puis elles se joignirent et disparurent.

Penses-tu, Jenny, que ce fussent deux âmes?

En parlant ainsi, Melchior se dressa sur la banquette en tenant toujours Jenny dans ses bras.

Ce mouvement lui fit peur; elle se cramponna à son vêtement.

— Sois tranquille, lui dit-il, rien ne nous séparera; tu ne seras jamais à un autre qu'à moi, et je ne perdrai jamais ton amour. En disant ces mots, il s'élança avec elle dans la mer.

Le cri que poussa Jenny fut entendu du timonnier; l'alarme fut donnée. On vit Melchior lutter contre la houle encore trop rude qui le rejetait contre la poupe.

Un matelot, habile nageur dont il avait sauvé la vie, le retira de la mer; mais le corps que Melchior tenait embrassé ne rouvrit pas les yeux, et re-

tourna le lendemain à la mer avec les cérémonies d'usage pour les sépultures nautiques. Melchior ne comprit rien à ce qui se passait autour de lui ; il sourit d'un air stupide en voyant le nabab arracher ses cheveux blancs.

Sa santé se rétablit plus vite qu'on ne l'espérait, et il reprit son service, qu'il remplit avec une admirable ponctualité, jusqu'à son débarquement en France. Seulement, il fut impossible de lui arracher une parole relative à sa vie passée et au terrible événement qui lui avait fait perdre la mémoire.

* * *

En arrivant chez sa mère, Melchior trouva parmi des lettres qui l'attendaient un papier qui sembla fixer son attention; il le regarda long-temps et parut faire d'incroyables efforts pour ressaisir le sens des choses qu'il contenait; puis, tout d'un coup, il le froissa dans ses

mains, poussa un cri terrible et courut à une fenêtre pour s'y précipiter.

On se jeta sur lui, on ramassa le papier; c'était l'extrait mortuaire de la Térésine.

On le tint garrotté pendant plusieurs jours; il déchirait les cordes avec ses dents; il les rompait avec la tension de ses muscles; il couvrait d'imprécations les gardiens qui cherchaient à le préserver de sa propre fureur; il leur demandait ensuite avec des sanglots une arme pour s'ôter la vie.

Cette crise cessa; la mémoire disparut. Melchior reprit son service à bord d'un bâtiment frété pour Buénos-Ayres.

C'est encore aujourd'hui un excellent officier de marine, ponctuel, vigilant et brave. Seulement, une fois par an, sa mémoire revient; il s'élance aux sabords, appelle Jenny et veut se noyer.

Les matelots qui l'ont connu à bord de l'*Inkle et Yariko* assurent qu'il a perdu la raison pour n'avoir jamais su boire, et ils en tirent comme principe d'hygiène la conséquence qui leur plaît le mieux. Ils regardent comme ses instants lucides ceux où il perd le sentiment de son infortune et de ses remords ; mais, au contraire, c'est la rai-

son qui revient avec le désespoir et la fureur.

Alors on est obligé de le garder à fond de cale.

Le reste du temps, il est paisible et raisonne parfaitement sur toutes les choses présentes.

C'est alors qu'il est fou.

MOUNY-ROBIN.

I

I

L'autre soir à l'Opéra, j'étais placé entre un bourgeois de Paris qui disait d'un air profond, au second acte du *ysutz :*

— Faut-il que ces Allemands soient simples pour croire à de pareilles sornettes!

Et un bon Allemand qui s'écriait avec indignation, en levant les yeux et les bras au ciel, c'est-à-dire au plafond :

— Ces Français sont trop sceptiques; ils ne conçoivent rien au merveilleux.

Le bourgeois scandalisé reprenait, s'adressant à sa femme :

— Vraiment, ce hibou qui roule des yeux et bat des ailes est indigne de la scène française.

L'Allemand outragé reprenait de son côté, s'adressant aux étoiles, c'est-à-dire aux quinquets :

— Ce hibou bat des ailes à contre-mesure, et ses yeux regardent de travers. Il aurait besoin d'être soumis à l'opération du strabisme. Un public allemand ne souffrirait pas une pareille négligence dans la mise en scène !

— Les Allemands n'ont pas de goût, disait le bourgeois parisien.

— Les Français n'ont pas de conscience, disait le spectateur allemand.

— A qui en ont ces messieurs? demandai-je dans l'entr'acte à un specta-

teur cosmopolite qui se trouvait derrière moi, et qui, par parenthèse, est fort de mes amis. Comment se fait-il que la mauvaise tenue de ce hibou les occupe plus que l'esprit du drame, si admirablement rendu par la musique?

— L'Allemand n'est pas content de certaines parties de l'exécution, me répondit le cosmopolite, il s'en prend au décor. C'est bien de l'indulgence ou de la retenue de sa part. Quant au bourgeois, il va à l'Opéra pour voir le *spectacle*, et il écoute la musique avec les yeux.

— Eh bien ! pour ne parler que du spectacle, repris-je, que vous en semble ? Vous qui avez vu représenter ce chef-d'œuvre sur les premières scènes de l'Europe, trouvez-vous qu'il soit mal *monté* (comme on dit) sur la nôtre ?

— Je ne suis pas du tout mécontent de ce sabbat, répondit-il, quoique j'y trouve trop peu de diablerie.

Les apparitions du premier plan sont trop négligées, trop rares, et ne sont pas combinées à point avec les paroles du drame et avec l'intention du compositeur. Je n'ai pas vu le sanglier dont le rugissement sauvage est si bien ex-

primé dans la musique. S'il a passé, c'est si vite que je ne l'ai point aperçu. A la place de l'apparition d'Agathe, je n'ai vu qu'un revenant quelconque.

Ces squelettes et ces lutins sont beaucoup plus laids qu'il ne faut, et ne produisent pas du tout l'effet que produisent en Allemagne les chiens et les oiseaux innombrables qui s'élancent sur la scène. Les aboiements et le bruit des aîles sont pourtant indiqués dans l'orchestre, et c'est traiter un peu lestement la pensée de Weber que de lui retirer ses manifestations nécessaires. Voilà de quoi l'Allemand se plaint, et il a raison.

Mais, ce qui pour moi fait compensation, c'est la beauté de ce paysage, la profondeur de ces toiles, la transparence de ces brouillards, ce je ne sais quoi d'artiste, de poétique et d'élevé qui préside à la composition du tableau. Sur aucune autre scène, on n'aurait mis autant de goût et d'intelligence à peindre le site en lui-même.

Cette cascade dont le bruit sec et froid vous pénètre et vous glace, ces rideaux de brume qui s'éclaircissent et s'épaississent tour à tour, cela est vu et senti grandement par le décorateur. C'est que le Français a plus que l'Allemand le sentiment de la vraie beauté

dans la nature, témoin les grands paysagistes que la France seule a produits depuis quelques années. Il y a une véritable renaissance de ce côté-là.

L'Allemand voit les choses autrement; il veut embellir la nature. Elle ne suffit pas à son imagination, il la peuple de fantômes, il donne aux objets réels eux-mêmes des formes fantastiques.

La scène allemande essaie minutieusement de réaliser cette pensée du poète, et je crois qu'ici on a bien fait de ne pas le tenter. Il eût fallu sacrifier des effets de vérité à des effets de

fantaisie, et peut être eût-on perdu ces beaux effets sans atteindre au bizarre effrayant des effets contraires.

En résumé, on peut dire que chaque peuple a son fantastique, et qu'il serait plus que difficile de concilier les deux.

— Si vous parlez de Paris et de Vienne, répondis-je, je vous accorde que ces différences sont tranchées; mais si vous allez au cœur de notre peuple, si vous pénétrez dans nos provinces, au fond de nos campagnes, vous y trouverez des traditions si semblables à celles de l'Allemagne et de l'Écosse, que vous

reconnaîtrez bien que ces poëmes populaires ont une source commune.

Les poètes et les artistes des diverses nations s'en inspirent plus ou moins.

L'Angleterre a Shakespeare et Byron, l'Allemagne Goëthe, la Pologne Mickiewicz, l'Écosse Ossian et Walter-Scott. Nous n'avons rien de semblable.

Nos superstitions n'ont point eu d'illustre interprète et n'en auront pas; l'esprit voltairien leur a porté le dernier coup, et notre moderne école fantastique n'a été qu'une pâle imitation de celles de nos voisins. Elle n'a rien produit de durable; c'est une affaire de mode.

Le Français des hautes classes et celui des classes moyennes rient des contes de revenants, et défendent aux valets d'en troubler la cervelle des enfants. L'Allemand éclairé n'y croit pas davantage, mais il n'en rit pas; il les aime. Personne, à cet égard, n'a mieux peint l'esprit allemand que Henri Heine.

Quant à nous, continuai-je, nous avons lu les contes d'Hoffmann avec un plaisir extrême ; mais l'impression que nous en avons reçue n'a pas modifié nos habitudes de logique, notre impérieux besoin de la recherche des causes, et, par conséquent, cette raison un

peu froide et railleuse qui scandalise l'Allemand.

J'avoue que rien n'est plus risible que l'esprit fort qui veut tout expliquer sans rien savoir; mais il y a une autre faiblesse qui consiste à s'interdire toute explication, bien qu'on ne manque pas de science, et qui n'est pas moins ridicule. Voilà, je crois, la différence entre les deux nations. Le Français, par amour du vrai, nie ou méconnaît toute vérité nouvelle; l'Allemand, par amour du fabuleux, refuse de constater la vérité qui contrarie ses chimères.

Mais je vous le répète, descendez au

cœur du peuple ; vous trouverez dans les grandes villes une population intelligente et active, qui, bien qu'initiée à la raison et à la logique des hautes classes, se souvient encore des traditions de son enfance et des contes de sa nourrice villageoise. Et si vous voulez aller au village, sans vous éloigner beaucoup de Paris, vous trouverez la fable du *Freyschütz* aussi vivante dans les imaginations rustiques que vous venez de la voir sur ce théâtre.

— Je serais curieux de m'en assurer, dit mon cosmopilite.

— Eh bien ! repris-je, allez un peu

causer avec les gardes forestiers et les bûcherons de la forêt de Fontainebleau.

Ils vous raconteront qu'ils ont entendu, dans les nuits brumeuses de l'automne, passer la chasse fantastique du grand-veneur. Il en est même qui ont rencontré cette chasse terrible, ces biches épouvantées fuyant devant la meute bruyante, et ces grands lévriers dont la race est perdue et qui devancent la course des feux follets ; et les chasseurs avec leurs trompes au son funèbre ; et le grand-veneur en personne, avec son habit rouge, son panache flot-

tant et son cheval noir comme la nuit, piaffant, reniflant, et faisant fumer la bruyère sous ses pieds autour de ces arbres séculaires qui forment, au plus obscur de la forêt, le *carrefour du Grand-Veneur*.

— Jai souvent passé sous ces beaux arbres, répondit mon interlocuteur; lorsqu'ils étaient couverts de soleil et de verdure, et je n'aurais jamais cru que les morts osassent venir prendre leurs ébats aussi près de la capitale.

— Si vous voulez me promettre de ne pas vous moquer de moi, lui dis-je, je vais vous dire comme quoi j'ai été tout

près de croire à une fable conforme, à bien des égards, au poëme du *Freyschütz*.

— Je vous en prie, me dit-il, et je vous promets tout ce que vous voudrez.

II

II

—Eh bien ! continuai-je, franchissez en imagination une distance de quatre-vingt lieues.

Nous voici au centre de la France,

dans un vallon vert et frais, au bord de l'Indre, au bas d'un côteau ombragé de beaux noyers qui s'appelle la côte d'Urmont, et qui domine un paysage tout-à-fait doux à l'œil et à la pensée. Ce sont d'étroites prairies bordées de saules, d'aulnes, de frênes et de peupliers.

Quelques chaumières éparses, l'Indre, ruisseau profond et silencieux, qui se déroule comme une couleuvre endormie dans l'herbe, et que les arbres pressés sur chaque rive ensevelissent mystérieusement sous leur ombre immobile; de grandes vaches ruminant d'un air grave, des poulains bondissant

autour de leur mère, quelque meunier cheminant derrière son sac sur un cheval maigre, et chantant pour adoucir l'ennui du chemin sombre et pierreux; quelques moulins échelonnés sur la rivière, avec les nappes de leurs écluses bouillonnantes et leurs jolis ponts rustiques que vous ne franchirez peut-être pas sans un peu d'émotion, car ils ne sont rien moins que solides et commodes; quelque vieille filant sa quenouille, accroupie derrière un buisson, tandis que son troupeau d'oies maraude à la hâte dans le pré du voisin: voilà les seuls accidents de ce tableau rustique.

Je ne saurais vous dire où en est le charme, et pourtant vous en seriez pénétré, surtout si, par une nuit de printemps, un peu avant les fauchailles, vous traversiez ces sentiers de la prairie où l'herbe, semée de mille fleurs, vous monte jusqu'aux genoux, où le buisson exhale les parfums de l'aubépine, et où le taureau mugit d'une voix désolée. Par une nuit de la fin d'automne, votre promenade serait moins agréable, mais plus romantique.

Vous marcheriez dans les prés humides sur une grande nappe de brume blanche comme l'argent. Il faudrait vous

méfier des fossés grossis par le débordement de quelque bras de rivère, et dissimulés par les joncs et les iris. Vous en seriez averti par l'interruption subite des coassements des grenouilles, dont votre approche troublerait le concert nocturne.

Et si par hasard vous voyiez passer à vos côtés, dans le brouillard, une grande ombre blanche avec un bruit de chaînes, il ne faudrait pas vous flatter trop vite que ce fût un spectre; car ce pourrait bien être la jument blanche de quelque fermier, traînant les fers dont ses pieds de devant son entravés.

Le plus mystérieux et le plus pittoresque de ces moulins cachés sous le feuillage et abrités par le versant rapide du côteau d'Urmont (eh ! mon Dieu si quelque rustique habitant de notre vallée Noire était là pour m'entendre prononcer ce nom, vous le verriez dresser l'oreille comme un cheval ombrageux), le plus joli, dis-je, de ces moulins, celui qui fut jadis le plus prospère et qui désormais ne l'est plus, c'est le moulin Blanchet.

Hélas! il n'a pas toujours de l'eau maintenant dans les chaleurs de l'été, et pourtant jamais il n'en a manqué du

temps que Mouny-Robin en était le meunier.

Le moulin qui est au-dessus et celui de Lamballe, qui est au-dessous en remontant et en suivant le même cours d'eau, en manquaient souvent. Les meuniers maudissaient la saison, ils tourmentaient en vain leurs écluses, ils épuisaient jusqu'à la dernière goutte de leurs réservoirs sans pouvoir contenter leurs clients, et pendant ce temps la roue du moulin Blanchet tournait triomphante et chassait à grand bruit des flots d'écume.

Mouny-Robin satisfaisait toutes ses

pratiques, et voyait, comme de juste, venir à lui toutes celles de ses confrères malheureux; c'est que Mouny-Robin était sorcier, c'est qu'il s'était donné à *Georgeon*

Qu'est-ce que Georgeon? Qu'est-ce que Samiel! Georgeon est un diable malin. Je n'ai jamais pu réussir à le voir, quoique j'y aie fait mon possible. Mais tant d'autres l'ont vu, que l'on ne saurait révoquer en doute son existence et son intervention dans les affaires de nos paysans.

C'est lui qui donne de l'eau au moulin, de l'herbe au pré, de l'embonpoint aux bestiaux, et surtout du gibier au chas-

seur, car il est particulièrement l'Esprit de la chasse. Il trotte dans les guérets, il rôde dans les buissons, il contrarie les chasseurs maladroits, il gambade la nuit dans les prés avec les poulains, et, quand il parcourt la forêt, il est toujours accompagné d'au moins cinquante loups, lors même qu'il n'y en a pas un seul dans le pays.

Lorsqu'on le surprend dans cet équipage, on s'assemble de tous les hameaux environnants pour faire une battue ; mais, quoi qu'on fasse, les loups deviennent invisibles, et le Malin se moque des chasseurs. C'est que les favoris de Georgeon ne se mêlent jamais de ces bat-

tues; ils n'ont à discrétion des perdrix et des lièvres qu'à la condition de respecter les loups, et de les aider à se soustraire à la persécution.

A quoi bon battre le bois et se donner tant de peine? vous dira-t-on. Nous ne trouverons pas un seul loup aujourd'hui. C'est *un tel* qui les a serrés dans sa grange. Allez-y. Vous en trouverez là plus de cent à la crèche.

Ah! combien de loups Mouny Robin a ainsi hébergés et soustraits à nos recherches! C'est grâce à lui, sans doute, que nous n'en avons jamais vu un seul à quatre lieues à la ronde, et, sous ce

rapport, c'était un sorcier bien utile aux moutons du pays.

Mais un sorcier est toujours réputé méchant et nuisible, et Mouny-Robin fut toujours vu de mauvais œil. C'était pourtant la plus douce et la plus obligeante créature du monde.

Lorsque je l'ai connu, il était encore jeune; c'était un homme assez grand, mince, et d'une apparence délicate, quoique d'une force rare.

Je me souviens qu'un jour, voulant traverser son pré pour éviter de faire un long détour, je me trouvai empêché par un large fossé, rempli d'eau et de

vase. Tout à coup je le vis sortir de derrière un saule.

— Vous ne passerez pas là, mon enfant, me dit-il, c'est impossible.

Cela ne me paraissait pas impossible ; mais quand j'essayai de poser les pieds sur les pierres aiguës et glissantes qui, jetées çà et là dans le fossé, formaient une sorte de sentier, je trouvai la chose plus difficile que je ne l'avais pensé. J'étais avec un enfant plus jeune que moi, qui me dit :

— N'essayez pas de passer. Mouny ne veut pas ; c'est un endroit ensorcelé par lui, et, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup

d'eau, s'il le veut, nous allons nous y noyer.

Comme nous étions en plein jour, et que je n'ai jamais eu peur à cette heure-là, je me moquai de cet avertissement, et j'appelai Mouny.

— Viens ici, lui dis-je, et si tu es un brave sorcier, fais-moi passer par le meilleur chemin, puisque tu le connais.

Il fut très satisfait de cette déférence.

— Je savais bien, me dit-il, d'un air triomphant, que vous ne passeriez pas là sans moi.

Et venant à moi, quoiqu'il fut très pâle et parût exténué par une fièvre qui le rongeait depuis plus d'un an, il me prit à la lettre entre ses mains, m'enleva en l'air comme il eût fait d'un lièvre, et, marchant sur les pierres jalonnées, avec une parfaite sécurité malgré ses gros sabots, il me passa à l'autre bord sans broncher.

— Toi, dit-il à l'autre suis-moi, et ne crains rien.

L'autre passa, et ne trouva pas la moindre difficulté. Le sort était levé.

Depuis ce jour, j'avais alors dix-sept

ans, Mouny-Robin me témoigna toujours la plus grande amitié.

Si j'insiste sur la physionomie de ce personnage, ce n'est pas que je l'aie jamais cru sorcier; mais c'est qu'il y avait en lui bien certainement quelque chose d'extraordinaire, sinon comme intelligence, du moins comme *faculté mystérieuse*. Je vous expliquerai au fur et à mesure ce que j'entends par là.

Il était, quant à l'extérieur, au langage et aux manières, bien différent de tous les autres paysans, quoiqu'il eût toujours vécu dans les mêmes conditions d'ignorance et d'apathie. Il s'ex-

primait avec une certaine distinction, quoique avec une sorte de cynisme rabelaisien qui ne manquait pas de sel. Il avait la voix douce et l'accent agréable ; son humeur était enjouée, et ses allures familières, sans être insolentes.

Bien opposé aux habitudes de servilité craintive de ses pareils, qui ne rencontrent jamais un chapeau à forme haute sans soulever leur chapeau plat à grands bords, je ne crois pas qu'il ait dit à personne *monsieur* ou *madame*, ni qu'il ait jamais porté la main à son bonnet pour saluer. Si le bourgeois lui plaisait, il l'appelait « mon ami, » sinon

il l'appelait Gagneux, Daudon ou Massicot tout court. Il ne procédait pas ainsi par esprit d'insurrection. Vraiment, il ne s'occupait point de politique, ne lisait pas de journaux, et pour cause.

La chasse l'absorbait tout entier, et j'ai toujours pensé que, comme chacun de nous a une certaine analogie de caractère, d'instincts, et même de physionomie avec un animal quelconque (Lavater et Grandville l'ont assez prouvé), il y avait dans Mouny une grande tendance à rapprocher le type du chien de chasse de l'espèce humaine. Il en avait l'instinct, l'intelligence, l'attache-

ment, la douceur confiante, et ce sens mystérieux qui met le chien sur la piste du gibier. Ceci mérite explication.

Quelques années après mon aventure du fossé (si aventure il y a), mon frère, étant venu se fixer dans le pays, fut pris d'une grande passion pour la chasse. C'était dans les commencements une passion malheureuse; car, dans nos vallons coupés de haies et semés de pacages buissonneux, le gibier a tant de retraites, que la chasse est fort difficile. Il ne suffit pas de savoir tirer juste, il faut connaître les habitudes du gibier, combattre ses tactiques par une tactique

d'observation et d'expérience, développer en soi la ruse, la présence d'esprit, la patience, n'avoir pas de distraction, savoir tirer *au juger* parmi les broussailles, ou viser si juste et si vite, qu'un lièvre à la course apparaissant, pour une ou deux secondes, dans un *éclairci* de quelques pieds d'ouvertures, il tombe là, sans quoi il ira se *remiser* dans des fourrés impénétrables.

La perdrix aux champs n'est qu'une chasse d'enfants. Mais le lièvre au pacage est une chasse de maîtres. Il faut y être bien rompu, bien retors, et le plus habile chasseur de plaine y perdra

son latin et sa poudre, à moins que, pour abréger de longues années d'apprentissage, il ne fasse intervenir Georgeon dans ses affaires.

— C'est encore là le plus sûr, nous disait notre ami le garde-champêtre. Quant à moi, je n'ai pas la science qu'il faut pour ça; et puis ça commence bien, mais ça finit toujours mal avec le *camarade*. Voilà Mouny-Robin qui vous fera tuer du gibier tant que vous voudrez, et Dieu sait qu'il n'y a pas de plus fin braconnier en Europe et même en France; mais, voyez-vous, il a après lui un vilain monsieur. Qu'il y prenne

garde! Un beau jour il trouvera son maître, et Georgeon finira par le *tourer* *.

Au sortir d'un régiment de hussards, on n'est pas superstitieux. Mon frère, voulant passer maître à la chasse, se fit l'écolier de Mouny, et moi qui ai toujours aimé à battre les champs et les prés, à fumer à l'ombre parfumée d'un noyer, ou à lire un roman le long de la rivière, je me mis de la partie sans songer à mal.

— D'abord, mes enfants, nous dit

* Se *tourer* en berrichon, lutter ensemble. Être *tourè*, être terrassé dans la lutte.

Mouny-Robin, il faut se mettre en chasse à l'heure de la grand'messe, si ça ne vous fait pas trop de peine.

A la bonne heure, pensai-je, voilà qui sent le sorcier.

Nous partîmes pendant que la cloche du village appelait les fidèles à l'église et nous garantissait au moins contre des concurrents incommodes.

— C'est trop tôt, nous dit Mouny-Robin. Laissez entrer tout le monde ; avant que le premier coup de fusil soit tiré, il ne nous faut rencontrer ni fille ni femme.

Malgré cette précaution, et quoique,

pour complaire au sorcier dont les pratiques nous divertissaient, nous fissions de grands détours pour éviter de nous croiser dans notre marche avec quelques paysannes attardées se rendant à l'église, nous nous trouvâmes tout à coup face à face avec une bergère qui gardait ses moutons à l'angle d'une prairie.

— Comme elle ne marche pas, dit mon frère, cela ne peut pas s'appeler une rencontre.

— C'est égal, dit Mouny, c'est bien mauvais et la chance est contre nous. Nous allons être deux heures sans rien tuer.

Deux heures se passèrent en effet sans que nous pussions abattre une seule pièce. C'était à qui de nous tirerait le plus mal, et Mouny n'était pas le moins maladroit.

— Puisque tu es sorcier, lui dis-je, au lieu de conjurer les mauvaises rencontres, tu devrais avoir des balles qui portent juste. On dit que Georgeon en donne à ses amis.

— Est-ce que vous croyez à Georgeon, vous autres? dit-il en haussant les épaules. Pour moi je regarde tout ce qu'on en dit comme autant de contes pour faire peur aux enfants.

— Mais pourquoi évites-tu les ren-

contres? pourquoi chasses-tu pendant la messe? pourquoi crois-tu aux mauvaises chances?

— Vois-tu, mon petit, reprit-il, tu parles sans savoir. La chasse est une chose à laquelle personne ne connaît rien. Il y a des chances, voilà tout ce que je peux t'en dire. T'ai-je averti que nous aurions deux mauvaises heures? Elles sont passées; regarde au soleil. Eh bien! voilà une pie sur un arbre. Je vais la tirer, et la chance sera pour nous; si je la manquais, nous ferions aussi bien de rentrer; nous manquerions à tout coup.

Il abattit la pie.

— Ne la ramassez pas, n'y touchez pas, nous dit-il. Cela n'est bon qu'à lever un sort.

— Ah ça, la bergère était donc sorcière? lui demandai-je.

— Non, me dit-il, il n'y a ni sorciers ni sorcières; mais elle avait une mauvaise influence. Ce n'est pas sa faute. L'influence est détruite; à présent nous allons trouver deux perdrix à la Croix-Blanche.

— Comment! à une demi-lieue d'ici? dit mon frère.

— Pardine, je le sais bien, répliqua

Mouny ; mâle et femelle ! Vous pouvez rencontrer qui vous voudrez à présent, et tirer comme vous pourrez, vous tuerez ces perdrix-là, je vous les donne.

Nous les trouvâmes à la place qu'il avait désignée, et mon frère les tua.

— Maintenant, dit-il, nous ne verrons rien d'ici à une demi-heure : regardez à vos montres.

La demi-heure écoulée :

— Je veux tuer un lièvre, dit-il ; il faut que je le tue, ce diable de lièvre !

Le lièvre passa à une telle distance, que mon frère cria :

— Ne tirez pas, c'est inutile; il est hors de portée.

Le coup partit.

— Il a beau être sorcier, dit mon frère, il n'abattra pas celui-là. C'est tout-à-fait impossible.

— Cherche, Rageot! dit Mouny à son chien.

— Oui, oui, cherche! dit mon frère en riant.

Rageot partit comme un trait; c'était un bien bel épagneul blanc avec deux taches jaunes. Il passa la rivière à la nage, car Mouny avait tiré par-dessus;

il flaira les buissons, poussa un cri de joie, fit vaillamment le plongeon dans les épines, et rapporta le lièvre criblé du gros plomb de Mouny.

Ma foi, je commençais à croire que Georgeon s'était mis de la partie.

Il nous fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent comme les précédentes. Au retour, notre chien Médor tomba en arrêt sur une compagnie de perdrix.

— Laissez-moi tirer là-dessus, dit Mouny en retenant mon frère. Il nous en faut au moins six.

Il en abattit sept.

— Bah ! c'est trop facile ! disait-il tranquillement en les ramassant.

— S'il n'est pas sorcier ou diable, disais-je à mon frère en revenant, il a du moins quelque pratique secrète que je ne devine pas.

— Bah ! répondit mon frère, il a tant étudié les allures du gibier, qu'il en connaît toutes les remises et toutes les habitudes. Les animaux libres ont une vie très-régulière, et il suffit de suivre une de leurs journées pour savoir l'emploi de tous leurs autres jours.

— Mais le lièvre atteint hors de portée?

— C'est que son fusil porte extraordi-

nairement loin comparativement aux nôtres.

— Mais les sept perdrix?

— C'est qu'il a tiré au plus serré du bataillon. Je ne lui conteste pas d'être plus adroit que nous.

— Mais ses prédictions?

— Le hasard aide les gens heureux, et le bonheur est aux insolents.

— Avec cela, on expliquerait toutes choses, et pourtant il me semble que tout cela n'explique rien.

— Attends à demain ou à la semaine prochaine, pour voir comment notre

sorcier gouvernera le hasard. Tu verras qu'il ne tombera pas toujours aussi juste qu'aujourd'hui, et que son Georgeon lui fera *fiasco* plus d'une fois.

Nous nous mîmes à chasser presque tous les jours avec Mouny. Nous y trouvions un plaisir extrême; mon frère, parce qu'il lui faisait rencontrer beaucoup de gibier, moi, parce qu'il nous conduisait dans les sites les plus charmants et les plus ignorés de la Vallée Noire. Il continuait son système de conjuration contre les influences pernicieuses, et ses prédictions.

Je dois dire, pour la vérité du fait, que celles-ci ne se réalisèrent pas tou-

jours parfaitement, mais qu'elles se réalisèrent vingt-cinq fois sur trente, et cela dura non quatre jours, mais quatre ans et demi, pendant lesquels Mouny-Robin prit sur nous comme chasseur, et peut-être aussi un peu comme sorcier, un ascendant que peu à peu nous cessâmes de combattre. En étudiant avec lui les mœurs du gibier, nous pûmes bientôt nous convaincre que ses habitudes n'étaient pas aussi régulièrement tracées que nous l'avions cru d'abord.

Plus nous examinions notre guide, plus nous remarquions en lui une sorte de divination, à l'endroit de la chasse,

dont il semblait parfois travaillé et tourmenté comme d'une souffrance, comme d'une maladie. Il n'était pas charlatan le moins du monde, il n'employait aucune manigance cabalistique, et, s'il croyait à Georgeon, il s'en cachait bien et n'en parlait pas volontiers.

Un phénomène qui s'opérait en Mouny-Robin nous mit, quoique vaguement, sur la voie de ce que je crois aujourd'hui devoir approcher de la vérité.

Un jour (nous avions apparemment toutes les mauvaises influences contre nous), nous fîmes quatre ou cinq mortelles lieues de pays sans rien rencon-

trer. Il semblait que tout le gibier eût été frappé d'une plaie d'Égypte, car nous ne pûmes pas seulement viser une alouette. Rageot était d'une humeur de dogue, et Médor nous regardait d'un air mélancolique.

Deux ou trois fois, pour tromper leur ennui, ils tombèrent en arrêt sur des hérissons et sur des couleuvres; mais Mouny nous interdisait de tirer sur ces viles bestioles, prétendant que cela gâtait la main, Au dire des paysans, il protégeait, par malice de sorcier, les mauvaises bêtes vouées au diable, car Georgeon livre au chasseur qu'il pro-

tège le plus noble gibier, à condition qu'il respectera les animaux immondes dont il fait sa société dans les nuits de sabbat: les chouettes, les chats sauvages, les crapauds, les serpents, les renards, les loutres, les chauves-souris, les loups, etc.

Ce jour-là, Mouny-Robin était triste, accablé, plus pâle qu'à l'ordinaire, et nonchalant comme il ne l'était pas souvent.

— Écoutez, nous dit-il, il faut changer tout cela, je vais me *retirer*.

— Qu'appelles-tu te *retirer*? lui dis-je. Quitter la chasse?

— Non, mon fils, répondit-il, je vais me retirer dans ce taillis; vous, vous allez suivre par en bas, et vous n'entrerez pas sous bois; autrement tout ira mal.

Nous étions habitués à ses façons de parler : nous suivîmes la lisière du bois, comptant qu'il allait en faire sortir quelque lièvre de sa connaissance; mais il n'en sortit rien, et au bout d'un quart d'heure, nous le vîmes revenir à nous dans un état singulier de trouble et d'agitation.

Il tremblait de tous ses membres et semblait brisé de fatigue, de souffrance,

ou d'effroi. Sa blouse était souillée de terre, et ses cheveux remplis de mousse, comme s'il eût été terrassé dans une lutte violente. Son front était ruisselant de sueur, et cependant ses dents claquaient de froid.

— Et bien! qu'est-ce donc, s'écria mon frère, est-ce que tu viens de te colleter avec l'autorité?

Nous n'avions entendu aucun bruit; mais, comme nous chassions la plupart du temps sans port d'armes et hors de saison, en véritables apprentis braconniers, nous pouvions faire la rencontre de quelque gendarme, garde champêtre,

ou de tout autre fonctionnaire public, et nous nous apprêtions à prendre le large, lorsque Mouny nous arrêta.

— Rien, rien! nous dit-il d'une voix éteinte, ce n'est rien!

Et faisant un grand effort, il se secoua comme un homme qui chasse une vision, essuya son front, empoigna son fusil d'une main qui tremblait encore, et s'écria, comme s'il eût été inspiré:

— Tout va bien, mes amis! nous allons faire une bonne chasse! Il y aura de beaux coups de fusils.

— Puis reprenant son air doux et narquois :

— Vous, dit-il à mon frère, vous ne rentrerez pas sans plumes à la maison; et quant à toi, ajouta-t-il en me regardant, tu verras pour la première fois de ta vie tomber deux lièvres du même coup.

— Et qui fera ce beau coup? demandai-je.

— Quelqu'un qui s'appelle Mouny-Robin et qui se moque de bien des choses, répondit-il en secouant la tête.

— Et quand cela arrivera-t-il? demanda mon frère.

— Tout de suite, répondit-il.

Un lièvre parut, il l'ajusta et l'abattit.

— Cette fois il n'y en a qu'un, dit mon frère.

— Entrez dans le buisson, répondit Mouny; s'il n'y en a pas deux, je veux que celui-là soit le dernier que je tuerai de ma vie.

Nous cherchâmes dans le buisson, il y avait un second lièvre dont il avait cassé les reins du même coup qui avait fracassé la cervelle du premier.

— Comment diable, avais-tu fait pour le voir? lui dis-je; tu as de meilleurs yeux que nous!

— Des yeux? répondit-il. Mettez telles lunettes que vous voudrez, et si vous

voyez ce que je vois, je vous fais cadeau de mon chien et de ma femme. Allons, allons, vous, dit-il à mon frère, armez votre fusil, la plume n'est pas loin.

Au bout de cent pas, nous trouvâmes une bande de canards sauvages.

Mouny s'abstint de tirer.

Mon frère en tua plusieurs, et revint souper avec son carnier plein de canards, de bécasses et de pluviers.

— Quand je vous ai dit que vous ne rentreriez pas sans plumes! observa Mouny ; je savais bien que vous ne tueriez pas de perdrix. C'est égal vous ne devez pas être mécontent.

Pour ma peine, vous allez me promettre, si nous rencontrons ma femme, de ne pas lui dire un mot de ce que nous avons fait à la chasse.

Il nous avait tant de fois recommandé le secret à cet égard-là, que nous n'avions garde d'y manquer. Il ne cachait point à sa femme le gibier qu'il avait tué; mais de quelle façon il l'avait abattu, avec quel plomb, à quelle heure, en quel endroit, et après quelles paroles, voilà les mystères qu'il fallait lui faire, chaque jour, le serment de ne pas révéler.

Il ne chassait guère qu'avec nous, et

c'était une grande marque de confiance qu'il nous donnait.

— Tu te crois donc sorcier, que tu caches ainsi ton savoir-faire? lui disions-nous.

— Non, répondait-il; mais il ne faut pas qu'une femme sache rien des affaires de la chasse: cela porte malheur.

Cet homme offrait dans ses idées, au premier abord, un singulier assemblage de crédulité et de scepticisme. Il ne croyait vraiment pas au diable, ni aux mauvais esprits, mais à la fatalité, ou plutôt à des influences pernicieuses ou bienfaisantes, qu'aucune science, je

crois, n'a jamais reconnues, faute peut-être de les avoir observées. Il eût été bien important que nous fussions assez éclairés pour examiner ou reconnaître les propriétés qu'il attribuait à certains corps, à certaines émanations, à certains contacts. Quand on l'examinait de près, on voyait bien qu'il n'était pas superstitieux le moins du monde, et qu'il agissait en vertu d'une théorie physique vraie ou fausse.

Les résultats étaient la plupart du temps si extraordinaires, que, selon toute apparence, il ne se trompait pas souvent dans l'application.

Je ne crois pas qu'il ait cherché jamais à remonter aux causes; mais il avait certainement une science d'instinct ou d'observation. D'où la tenait-il? Nous n'avons jamais pu le savoir, et j'ignore s'il le savait lui-même.

A cet égard, ses réponses étaient évasives, et comme il était plus fin que nous, nous n'en tirâmes jamais rien.

Toutes les fois que la chasse était mauvaise, il *se retirait* (c'était son expression), c'est-à-dire qu'il se cachait à nos regards, soit dans un buisson, soit dans un fossé, soit dans quelque masure déserte, et qu'après y être resté un certain

temps, il en sortait pâle, anéanti, frissonnant, respirant et marchant à peine, mais nous annonçant des rencontres et des victoires superbes qui se réalisaient toujours, et quelquefois avec une exactitude de détails qui tenait du prodige.

Un jour, nous résolûmes de l'observer pour voir s'il avait quelque pratique secrète d'une superstition grossière, ou s'il préparait quelque jonglerie. Nous feignîmes de nous éloigner, et nous fîmes un détour pour le surprendre.

Nous parvînmes jusqu'à lui sous le taillis avec des précautions tout-à-fait inutiles, car l'état où nous le trouvâmes

ne lui permettait pas de nous voir et de nous entendre.

Il était étendu à terre, et paraissait en proie à une angoisse inexplicable. Il se tordait les bras, faisait craquer ses jointures, bondissait sur le dos comme une carpe, respirait avec effort, la face pâmée, les yeux éteints.

Nous crûmes qu'il était épileptique; mais les choses n'en vinrent pas là. Il n'eut ni écume à la bouche, ni rugissements, ni atonie.

Ce fut une simple attaque de nerfs, une agitation convulsive, un étouffement pénible, quelque chose de plus douloureux qu'effrayant à voir, et dont

il se tira en moins de cinq minutes. Nous le vîmes ensuite se lever peu à peu, s'étendre, se calmer, se *ravoir*, comme on dit, et rester là encore quelques minutes, comme partagé entre une grande fatigue et une sorte de bien-être.

Quand il quitta la place pour nous chercher, nous allâmes le rejoindre par un assez long détour, afin de ne pas l'inquiéter, et il dit à mon frère en l'abordant :

— Aujourd'hui, si je ne m'en mêle pas, vous ne tuerez rien.

En effet, mon frère tira plus de douze coups de fusil dont pas un seul ne porta.

— Je suis donc le dernier des mala-

droits! s'écria-t-il en frappant la terre de la crosse de son arme. Ah! ça, maître Mouny, tâchez de me désensorceler.

— C'est bien aisé, mon ami, répondit Mouny de sa voix douce et agréable. Donnez-moi cela. De quel côté voulez-vous que je charge?

Il chargea le côté gauche qu'on lui indiqua, et mon frère chargea l'autre.

— Avec celui-ci, dit Mouny en montrant celui qu'il venait de charger, vous ne manquerez pas.

— Et avec l'autre! dit mon frère.

— Avec l'autre, vous ne toucherez pas, répondit-il.

Un vanneau passa, mon frère l'abattit, puis une grive, et il la manqua.

Le coup chargé par Mouny avait porté, l'autre avait été casser une branche dix pieds trop haut.

— Et maintenant, chargez le côté droit, dit mon frère. Il est possible que par-là le fusil soit meilleur.

— A votre aise, dit Mouny-Robin.

Il chargea le droit, et mon frère le gauche. Avec le gauche il toucha, avec le droit il ne toucha point.

L'épreuve fut répétée toujours en sens contraire, cinq ou six fois de suite,

et le résultat fut toujours celui que Mouny avait annoncé.

A la septième:

— Cette fois, dit-il, vous allez tuer avec votre charge et manquer avec la mienne; je suis fatigué.

Le fait suivit et confirma la prédiction.

De pareilles expériences ne pouvaient pas être attribuées obstinément au hasard et à l'adresse.

Mouny était parfois lui-même d'une maladresse incroyable, et il n'en paraissait ni surpris ni humilié.

— *Je sentais cela*, disait-il.

Il n'y mettait pas d'autre amour-propre. Il était beau chasseur comme on est beau joueur.

* * *

Nous accordions à Mouny d'être plus exercé et plus habile que nous ; cela ne suffisait pas pour expliquer les faits de divination véritable dont nous étions

témoins tous les jours. Il me serait difficile de traduire nettement l'impression que ces faits produisirent sur nous à la longue. Il n'y a pas de fait si remarquable auquel on ne s'accoutume, et pourtant rien au monde n'est aussi difficile à vérifier et à constater qu'un fait de ce genre.

Les continuelles et consciencieuses recherches de certains partisans du magnétisme, qui ne sont ni des fous, ni des charlatans, ont bien assez prouvé que la simple conquête d'un fait patent et incontestable peut être l'œuvre de toute une vie. Mais ce qu'il y a de plus étrange,

c'est que ce fait à peine conquis entre d'emblée dans les esprits simples et droits, sans y produire ni étonnement ni inquiétude.

Je ne sais pas si les savants s'y soumettent aussi facilement, j'en doute. Leur orgueil a trop à faire pour s'accommoder des découvertes qui bouleversent leurs théories.

Quant à moi qui n'avais aucune théorie à perdre et aucune science à contrarier, j'ai été témoin d'un de ces faits après lesquels le doute n'est plus possible. J'avais vu Mouny-Robin exercer la faculté de seconde vue, ou d'odorat porté jusqu'à la puissance canine, sans

être bien convaincu qu'il y eût dans l'humanité des instincts aussi exceptionnels et outrepassant les bornes connues de nos facultés communes.

Dix ans plus tard, je jouai aux cartes avec une somnambule dont la vue semblait tout-à-fait interceptée, et, quoiqu'elle fit des prodiges, je me repentis, en sortant, d'avoir signé le procès-verbal. Il me vint des méfiances que je n'avais pas eues tout de suite.

Je soupçonnai sa mère d'être de connivence avec elle pour duper le public, et je me demandai avec une partie des opposants, quoique le bandeau fut impénétrable, si les contorsions qu'elle

avait faites n'avaient pas un peu décollé l'appareil en dessous.

Mais, il y a deux mois, j'ai vu chez un médecin que je sais être un homme de conscience et de vertu, et que de nombreuses supercheries ont rendu plus méfiant que nous tous, une autre somnambule qui, malgré plusieurs bandeaux impénétrables, et privée de de l'assistance de tout compère, exerça la faculté de la vue avec autant de netteté que je puis le faire avec d'excellents yeux et une clarté splendide.

Cette fois, je poussai mon examen du fait jusqu'à la minutie, jusqu'à l'inso-

lence, et je pourais citer des détails qui ne laisseraient aucune prise au soupçon de jonglerie.

Je suis donc persuadé, je suis donc sûr aujourd'hui, autant qu'il est donné à l'homme de l'être d'un fait d'expérience personnelle attentive et lucide, que certains individus de notre espèce peuvent voir (et partant pourquoi pas entendre, pourquoi pas odorer?) dans des conditions où l'exercice des sens serait interdit à la généralité des autres individus. Eh bien! depuis ce temps, j'admire ma tranquilité. Il m'avait semblé qu'un tel fait me paraîtrait surna-

turel, qu'il bouleverserait ma raison, qu'il me rendrait accessible à toutes les billevesées du monde, et je craignais d'arriver à la certitude que je cherchais. Voilà qu'il se trouve que rien de pareil ne s'est opéré en moi.

Je ne crois à aucune puissance surnaturelle, et je me dis, avec tous ceux qui ont assisté à l'épreuve, qu'il y a sans doute dans la nature bien d'autres secrets non encore révélés, qui de long-temps ne seront pas explicables. Que dis-je, de long-temps? ne le seront-ils pas toujours?

Un fait constaté entraîne-t-il autre

chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables ? et n'y a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première qui est le secret même de la Divinité ? Qui nous dira comment le blé pousse et comment l'homme est conçu ? Nous voyons bien germer et poindre un brin d'herbe dans le sein d'une graine, nous voyons bien un enfant naître du flanc de sa mère ; mais la puissance de la vie, mais la perpétration et le renouvellement de l'être, mais ces propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles ?

Quand on aura analysé l'œil de l'ex-

tatique, quand on aura trouvé dans ses nerfs, ou dans sa rétine, ou dans son cerveau, une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances, que saura-t-on ?

Ce qu'on savait il y a trois mille ans : c'est qu'il y a des pythies, des devins, des augures, des visionnaires et des prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes, et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable.

On ne dira plus :

« C'est Apollon, c'est Isis, c'est Jéhovah, c'est Magog qui parle. »

Les savants diront :

« C'est un fait naturel qui se produit. »

Mais, en vérité, à qui donc remonte la puissance dont ce fait émane? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie dans l'univers?

Ce n'est donc pas dans une étude matérielle de la cause première qu'il faut chercher le progrès. Ce progrès ne sera jamais qu'une confirmation de plus en plus éclatante et universelle de la foi en Dieu, conquête primitive, du-

rable, éternellement modifiable et perfectible de l'humanité.

Mais ce qu'il appartient à la science humaine d'analyser et d'expliquer par les moyens qui lui sont propres, c'est d'une part le mécanisme des causes naturelles procédant des causes divines, et de l'autre le mécanisme des effets naturels procédant des unes et des autres. La science fera ce progrès quand les savants auront vu un assez grand nombre de faits nouveaux et incontestables pour rougir de leur scepticisme, comme ils rougiraient aujourd'hui de leur naïveté, si naïfs ils pouvaient être.

III

III

J'en étais là de mon explication, quand je vis que mon auditeur cosmopolite était profondément endormi. Je l'avais magnétisé, sans le vouloir, par mes réflexions sur le magnétisme. Ce

fut à grand'-peine que je l'arrachai au sommeil délicieux que lui procurait ma logique, pour lui faire entendre le final admirable du *Freyschutz*.

Quand le rideau fut tombé :

— Vous me devez la fin de l'histoire de Mouny-Robin-Gaspard et de Georgeon-Samiel, me dit-il en passant son bras sous le mien ; nous irons nous asseoir à Tortoni, et vous me l'achèverez.

— Je ne saurais, répondis-je, la raconter dans un lieu livré à des influences aussi contraires à l'effet qu'elle doit

produire, et je crois, pour continuer le système de mon braconnier extatique, qu'au contact de toutes ces élégances parisiennes, je perdrais la mémoire des jours de ma jeunesse campagnarde. Venez avec moi en plein air; la lune donne sur les toîts, et je réussirai peut-être à sortir de mon explication....

— Je vous en dispense, dit le cosmopolite, qui commençait à en avoir assez. Il me semble que j'ai compris, tout en dormant; vous attribuez à votre homme une sorte de seconde vue qui s'exerçait à la chasse, et qui se produisait chez lui au moyen de certaines crises nerveuses.

Vous pouviez dire cela en deux mots; je ne suis pas tellement sceptique, que je n'accepte cette donnée préférablement à bien d'autres.

— Eh bien ! repris-je, puisque ma tâche à cet égard est terminée, la fin de l'histoire viendra bien vite.

. . .

Le garde champêtre et toutes les têtes fortes de l'endroit nous avaient bien prédit que cela finirait mal, et que Georgeon *tourerait* son compère Mouny.

Un beau soir, comme la lune brillait au ciel, Mouny alla comme de coutume lever la pelle de son moulin ; mais, au moment où l'eau s'élançait et mettait la roue en mouvement, Georgeon, qui était mécontent de lui (sans doute parce qu'il ne le trouvait pas assez méchant pour un homme voué au diable), le poussa par derrière, l'enfonça dans l'eau la tête la première et le fit passer sous la roue de son moulin, d'où il sortit suffoqué, brisé et frappé à mort. On le trouva de l'autre côté du moulin, échoué sur l'herbe du rivage, disloqué, immobile et près d'expirer.

Il passa pourtant six mois dans son

lit, où il finit par succomber aux lésions profondes que la roue du moulin avait faites à la poitrine et à la moëlle épinière.

— On te l'avait bien prédit, mon pauvre homme, lui disait sa femme, à son lit de mort, que Georgeon finirait par te tourer !

— Il n'y a pas de Georgeon qui tienne ! répondait le moribond. Je ne saurai jamais comment cela m'est arrivé, pas plus, ajouta-t-il, que je n'ai su le reste !

Le fait est que l'accident tragique du pauvre Mouny n'a jamais été bien expliqué. Il faut être non pas mala-

droit, mais bien déterminé au suicide pour passer ainsi par la pelle de nos moulins. Il vous suffirait de voir celui de Mouny, pour vous convaincre qu'il faut s'y lancer ou y être précipité avec une grande force, la tête en avant, pour ne pas pouvoir se retenir aux ais du pont, quelle que soit la force de l'eau.

Tout s'expliquerait si Mouny eût été ivre ; mais il ne s'enivra pas, je crois, une seule fois dans sa vie. Il avait horreur du bruit et de l'odeur des tavernes, et, quand il s'y asseyait un instant, il en sortait en disant :

— La tête me sonne !

Je n'ai pas vu un autre paysan aussi délicatement organisé qu'il l'était à certains égards.

— N'avait-il pas un ennemi, un héritier, un rival? me dit mon auditeur complaisant.

— Hélas! il en avait plus d'un, répondis-je.

Jeanne Mouny était jolie comme un ange, et d'une délicatesse d'organisation aussi exceptionnelle que celle de son mari. Elle était petite, fluette, et blanche comme les narcisses de son

pré. Vivant toujours à l'ombre des grands arbres qui croissent dans cette région fraîche et touffue, elle avait préservé son cou et ses bras des morsures du soleil, et, quand elle était vêtue le dimanche d'une robe blanche et d'un tablier à fleurs, elle ressemblait plus à une villageoise d'opéra qu'à une meunière du Berry.

Pour rester dans le vrai, ce n'était ni l'une ni l'autre; mais c'était mieux, c'était quelque chose de fin, de propret et de charmant, avec une voix douce et des manières gracieuses. Il semblerait que ce rapport d'organisa-

tion eût dû les rendre précieux l'un à l'autre.

J'ai la douleur de vous avouer que madame Mouny préférait à son époux un gros garçon de moulin, noir, rauque et crépu, auquel Mouny ne témoigna jamais la moindre jalousie. Ceci est encore une particularité du caractère de notre ami.

Il n'avait aucun préjugé sauvage sur l'honneur conjugal. Il ne se croyait obligé ni de haïr, ni d'injurier, ni de battre, ni d'étrangler sa femme, parce qu'elle lui était infidèle. Il nous parla souvent de sa position prétendue ri-

dicule, et la manière dont il l'envisageait ne l'était nullement.

— Jeanne est beaucoup plus jeune que moi, disait-il; elle est jolie, et je l'ai toujours négligée. Que voulez-vous? Je l'aime de tout mon cœur, mais j'aime encore mieux la chasse.

La chasse, voyez-vous, mes enfants, celui qui s'y adonne ne peut pas s'adonner à autre chose. Si vous êtes amoureux, si vous êtes jaloux, faites-moi cadeau de vos fusils et de vos chiens car vous ne serez jamais que de mauvais chasseurs.

Si bien qu'en raisonnant avec cet

esprit de justice, il eut pour sa femme les procédés qu'un grand seigneur du temps de Louis XV aurait eus pour la sienne. Il n'est donc pas présumable qu'il ait été assassiné par son rival. Cela n'est venu à l'esprit de personne. Jeanne ne pouvait que perdre à la mort de son mari.

— Alors que présumez-vous de cette mort?

— Je présume que Mouny était somnambule ou cataleptique d'une certaine façon, et qu'il a été surpris par la crise extatique au moment où il levait la pelle de son moulin.

Quoi qu'il en soit, sa fin a été mystérieuse comme sa vie, et il n'est aucun de nos paysans qui ne l'attribue encore aujourd'hui à une lutte avec l'esprit malin, le diable chasseur, le terrible Georgeon de la Vallée-Noire.

Je vous disais que notre peuple des campagnes possède son fantastique tout comme un autre, et que les Allemands n'en ont pas le monopole. Je pourrais vous conter d'après eux des histoires encore plus effrayantes, mais il est trop tard pour cette nuit.

Bonsoir.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Fragment d'une réponse à un fragment de Lettre.

Fragment de la Lettre.

« ..... J'allai de là visiter les Charmettes.

« Pour arriver à l'humble enclos, il faut suivre un petit vallon que traverse un petit ruisseau, et dont les pentes

sont tapissées de prairies, semées de jeunes taillis et bordées de vieux arbres. C'est un site frais, solitaire et tranquille, qui rappelle un peu nos traînes de *la Renardière*. Après un quart d'heure de marche, on est en face de la maisonnette.

« Un toît en croupe dont l'ardoise ternie imite à s'y méprendre des rebardeaux usés par le temps, des contrevents verts, une petite terrasse formée par une barrière rustique, et, dans son prolongement, le jardinet où Jean-Jacques aimait à cultiver des fleurs.

« Le jardin a toujours ma première visite. J'y cherchai le cabinet de houblon; mais il a disparu. Je cueillis pour vous quelques rameaux d'un vieux buis, que je suppose être un des plus anciens hôtes de cet enclos.

« L'on assure que l'intérieur des appartements n'a point été changé : c'est un carreau de pièces inégales, des murs peints à la détrempe, avec des oiseaux et des fleurs imaginaires sur les impostes. A part une petite épinette où Rousseau s'exerça sans doute bien souvent à déchiffrer la musique de Rameau, le surplus du mobilier rappelle

beaucoup celui de Philémon ; mais propre et rangé comme si le maître n'était parti que d'hier. Tout ici respire la simplicité, l'innocence et le bonheur.

« Que de douces et tristes pensées évoque la vue de ces chaumières! leur histoire est celle de nos plus beaux jours! jours trop tôt écoulés, et dont il n'est pas sage de rêver le retour!

. . . . . .

« Le chemin que j'ai pris pour retourner à Chambéry doit être celui que suivait Rousseau en faisant sa prière

du matin, et l'admirable horizon qui s'y déroule de toutes parts est bien fait pour attirer l'âme au ciel.

« C'est un cadre de hautes montagnes ceignant une vaste plaine variée de prairies, de vergers, de riches guérets, et que découpent en larges festons les flots capricieux de l'Isère, etc.

. . . . . .

. . . . . »

Fragment de la Réponse.

« . . . . . Surtout, cher Malgache, n'oublie pas le rameau de buis. Nous le mettrons en guise de signet dans cette vieille bible hollandaise que mon grand-père lui prêta pour

composer le *Lévite d'Éphraïm,* et nous lèguerons ces reliques à nos petits-enfants.

« *L'histoire de ces chaumières est celle de nos plus beaux jours !* Ce que tu dis est bien vrai ! Qui de nous n'a pas vécu en imagination aux Charmettes les plus beaux jours de sa jeunesse ! Mon Dieu ! comme ce livre des *Confessions* nous a impressionnés ! Comme il a rempli toute une période de notre vie !

« Comme nous l'avons aimé ce Jean-Jacques, avec tous ses travers et tous ses défauts ! Comme nous avons suivi chacun de ses pas dans la montagne,

chacune de ses transformations dans la vie, et comme nous l'avons pleuré en lisant ses dernières pages, les plus belles qu'il ait écrites avec les premiers livres des *Confessions*!

« Comme nous l'avons aimé! dirai-je. Comme nous l'aimons encore? Quant à moi, oui, je lui reste fidèle, ou plutôt je suis revenu à lui après un refroidissement de quelques années. Il a tant de contradictions apparentes, qu'à l'âge où, moins enthousiastes, nous devenons plus sévères, nous sommes un peu effrayés des taches que nous lui découvrons.

« Te répéterai-je pourquoi et comment j'ai subi ces alternatives de vénération, de terreur et d'amour? Tu le sais : nous avons parlé si souvent des *Confessions* sous nos ombrages de la Vallée-Noire.

« Souviens-toi que nous tombions d'accord sur ce point, et que c'était même notre conclusion :

« *Jean-Jacques a été l'un des esprits les plus avancés du siècle dernier, quoiqu'à certains égards, il ait conservé des préjugés barbares, qu'il ne faut imputer qu'à l'époque où il écrivait, et qu'il proscrirait*

aujourd'hui s'il recommençait son œuvre.

« Ceci posé et démontré pour nous avec la plus grande évidence, nous nous sentions à l'aise pour entrer avec un respect mêlé de tendresse et de douleur dans la vie privée, dans la conscience intime, dans les *Confessions* de l'immortel ami.

« L'homme et l'œuvre, c'est-à-dire la conduite et les écrits, si contradictoires en apparence, et si souvent opposés l'un à l'autre dans les déclamations haineuses du temps, nous semblaient au contraire rentrer l'un dans l'autre, et s'expliquer mutuellement, sans qu'il

fût besoin de charger la mémoire du grand homme, ou de flétrir ceux de ses contemporains qu'il appela ses ennemis, et qui n'eurent d'autre tort que de ne pouvoir le comprendre.

« Quoique la lecture de ses plaintes éloquentes nous identifiât aux douleurs du philosophe persécuté, et nous fît parfois prendre en haine ceux qui concoururent involontairement au lent suicide de sa vie, nous reconnaissions leur devoir beaucoup de ménagements quand nous examinions de près les choses, quand nous lisions les pièces de ce long et amer procès intenté par lui à eux dans les *Confessions;* par eux

à lui dans les mémoires où ils ont essayé de le rabaisser pour se justifier, quand nous songions surtout que cette cause est encore pendante devant le tribunal de l'opinion, et qu'elle affecte diversement les esprits sans avoir reçu la solution définitive que les parties ont réclamée avec tant de chaleur, et que Jean-Jacques, en plusieurs endroits, demande à la postérité d'un ton à faire tressaillir les juges les plus farouches.

« Te souviens-tu comme nous avons compulsé le dossier de cette grande affaire dans le précis qui accompagnait l'édition de 1824? Ce soin consciен-

cieux qu'on avait alors de justifier Jean-Jacques par des faits fut très louable, et il a porté ses fruits. Mais à mesure que le temps marche et que les impressions personnelles, les haines de parti, les susceptibilités de famille et les préjugés de caste s'effacent derrière nous, le jugement des hommes devient plus impartial, et l'auteur d'*Émile*, excusé et justifié sur certains points, reste inexcusable et injustifiable sur certains autres.

« Quelle sera donc l'impression de nos fils lorsque, fermant ce livre, si attachant et si fatigant, tantôt si brillant

de poésie et tantôt si lourd de réalité, cynique et sublime tour à tour, ils se demanderont, au milieu du scepticisme de l'époque, ce que c'est que la grandeur humaine, et à quoi servent l'éloquence, les hautes inspirations, les rêves généreux, si toutes ces choses aboutissent, dans la vie de Jean-Jacques, au crime, au désespoir, à la folie, au suicide peut-être?

« Cette question de toute une jeune génération n'est pas sans importance, et ce serait un devoir sérieux d'y répondre.

« Le temps n'est plus où l'on se tirait

d'affaires en cachant les clés de la bibliothèque, tandis que le bourreau lacérait solennellement de sa main souillée les protestations de la liberté morale, et qu'un mot de madame de Pompadour étouffait la voix des philosophes.

« Les modernes arrêts de l'intolérance administrative frappent aujourd'hui plus vainement encore, et nos enfants lisent, malgré les cuistres de tout genre qui aspirent à la direction des idées. Les œuvres de Voltaire et de Jean-Jacques sont dans la poche des étudiants tout aussi bien que sur le bu-

reau des prétendus gardiens de la morale publique. Tous s'y complaisent, ceux qui condamnent sans appel comme ceux qui approuvent sans restriction.

« Si Jean-Jacques vivait, il irait encore en prison ou en exil ; il se trouverait encore des mains pleines de péché pour lui jeter des pierres, et des âmes pleines d'amour pour le consoler. La fureur des uns, l'enthousiasme des autres, le placeraient-ils à son véritable rang ? J'en doute beaucoup !

* * *

« Mais puisque nous voici sur ce chapitre de causerie, qui en vaut bien un autre, essayons à nous deux de le bien juger, sans avoir recours à des preuves matérielles, sans dresser une enquête, et sans chercher ailleurs que

dans l'examen philosophique des *Confessions*, le sens de cette vie de philosophe, mêlée de bien et de mal, pleine d'amour et d'égoïsme, et présentant ce contraste monstrueux, ces deux faits: la création d'*Émile* et l'abandon de ses enfants à la charité publique. En un mot, au lieu de nous attacher à la lettre du plaidoyer, efforçons-nous d'en saisir l'esprit.

« Il se passera encore du temps avant que cette manière d'envisager les causes soit introduite dans la législation, et que les hommes appelés à prononcer sur d'autres hommes aient vrai-

ment l'intelligence du cœur humain, ou se soucient de l'acquérir.

« De tout temps le progrès s'est accompli, n'est-ce pas, par le concours de deux races d'hommes opposées en apparence et même en fait l'une à l'autre, mais destinées à se réunir et à se confondre dans l'œuvre commune aux yeux de la postérité?

« La première de ces races se compose des hommes attachés au temps présent. Habiles à gouverner la marche des événements et à en recueillir les avantages, ils sont pleins des passions de leur époque, et ils réagissent sur ces

passions avec plus ou moins d'éclat. On les appelle communément *hommes d'action*, et, parmi ces hommes-là, ceux qui réussissent à se mettre en évidence sont appelés *grands hommes*. Je te demanderai la permission, pour te faire mieux entendre ma définition, de les appeler *hommes forts*.

« Ceux de la seconde race sont inhabiles à la science des faits présents, incapables de gouverner les hommes d'une façon directe et matérielle, par conséquent de diriger avec éclat et bonheur leur propre destinée et d'élever à leur profit l'édifice de la fortune. Les

yeux toujours fixés sur le passé ou sur l'avenir, qu'ils soient conservateurs ou novateurs, ils sont également remplis de la pensée d'un idéal qui les rend impropres au rôle rempli avec succès par les premiers. On les nomme ordinairement hommes de méditation, et leurs principaux maîtres, appelés aussi *grands hommes* dans l'histoire, je les appellerai *grands* par exclusion; bien que, dans ma pensée, les autres soient aussi revêtus d'une grandeur incontestable, mais parce que le mot de grandeur s'applique mieux, selon moi, à l'homme détaché de toute ambition personnelle, et celui de force à l'homme exal-

té et inspiré par le sentiment de son individualité.

« Ainsi donc, deux sortes d'hommes illustres : les forts et les grands. Dans la première série, les guerriers, les industriels, les administrateurs, tous les hommes à succès immédiat, brillants météores jetés sur la route de l'humanité pour éclairer et marquer chacun de ses pas. Dans la seconde, les poètes, les vrais artistes, tous les hommes à vues profondes, flambeaux divins envoyés ici-bas pour nous éclairer au-delà de l'étroit horizon qui enferme notre existence passagère.

« Les forts déblaient le chemin, brisent les rochers, percent les forêts; ce sont les sapeurs de l'ambulante phalange humaine.

« Les autres tracent des plans, projettent des lignes au loin, et lancent des ponts sur l'abîme de l'inconnu. Ce sont les ingénieurs et les guides. Aux uns la force, aux autres la grandeur et l'élévation du génie.

« Je ne prétends pas que ma définition ne soit pas très arbitraire dans la forme. Selon ma coutume, je demande que tu t'y prêtes, et que tu ne m'interrompes pas en me citant des

noms propres, exceptions apparentes qui ne détruiraient pas mon raisonnement quant au fond.

Selon cette définition, Napoléon ne serait qu'un *homme fort*, et je sais parfaitement qu'il serait contraire à tous les usages de la langue française de lui refuser l'épithète de *grand*. Je la lui donnerais d'ailleurs d'autant plus volontiers, qu'à bien des égards, sa vie privée me semble empreinte d'une véritable grandeur de caractère qui me le fait admirer au milieu de ses fautes plus qu'au sein de ses victoires. Mais, philosophiquement parlant, son œu-

vre n'est pas grande, et la postérité en jugera ainsi. Ce que je dis de lui s'applique à tous les hommes de sa trempe que nous voyons dans l'histoire.

« Ainsi je divise les hommes éminents en deux parts, l'une qui arrange le présent, et l'autre qui prépare l'avenir. L'une succède toujours à l'autre.

« Après les penseurs, souvent méconnus et la plupart du temps persécutés, viennent des hommes forts qui réalisent le rêve des grands hommes et l'appliquent à leur époque.

« Pourquoi ceux-là, me diras-tu, ne

sont-ils pas grands eux-mêmes, puisqu'ils joignent à la force de l'exécution l'amour et l'intelligence des grandes idées? C'est qu'ils ne sont point créateurs; c'est qu'ils arrivent au moment où la vérité, annoncée par les penseurs, est devenue évidente pour tous, à tel point que les masses consentent, que tous les esprits avancés appellent, et qu'il ne faut plus qu'une tête active et un bras vigoureux (ce qu'on appelle aujourd'hui une grande *capacité*) pour organiser.

« L'obstacle au succès immédiat des penseurs et à la gloire durable des applicateurs, c'est l'absence de foi au pro-

grès et à la perfectibilité. Faute de cette notion, les institutions ont toujours été incomplètes, défectueuses, et forcément de peu de durée.

« L'homme fort a toujours voulu se bâtir des demeures pour l'éternité, au lieu de comprendre qu'il n'avait à dresser que des tentes pour sa génération. A peine avait-il fait un pas, grâce aux grands hommes du passé, que, méconnaissant les grands hommes du présent, les traitant de rêveurs ou de factieux, il asseyait sa constitution nouvelle sur des bases prétendues inamovibles, et croyait avoir construit une barrière infranchissable. Mais le flot

des idées, montant toujours, a toujours emporté toutes les digues, et il n'y a plus sur les bancs un seul professeur ni un seul écolier qui croient à la perfection de la république de Lycurgue.

« Le jour où la notion du progrès sera consacrée comme principe fondamental de toute législation sur la terre, où la loi, au lieu d'être considérée comme un poteau de mort autour duquel il faut accumuler les cadenas et les chaînes pour enserrer les hommes, mais comme un arbre de vie dont la sève, entretenue avec soin, doit touours pousser des branches nouvelles

pour abriter et protéger l'humanité, ce jour-là les institutions seront revêtues d'un caractère durable, parce que l'essence même de la loi sera le renouvellement perpétuel des formes.

Alors il ne sera plus nécessaire qu'une loi tombe en décrépitude et devienne odieuse ou absurde pour être violemment abrogée au milieu des convulsions sociales.

Toute loi sera développée, continuée, perfectionnée, et, par là, éternelle dans son essence. Les formes successives qu'elle aura revêtues en traversant les

siècles pourront être enregistrées dans les archives de la famille humaine et gardées avec respect comme les monuments du passé, au lieu d'être lacérées et foulées aux pieds dans un jour de colère, comme des prétentions tyranniques et des obstacles injustes.

« Quand ce jour, dont nous saluons l'aube dans notre pensée, sera venu pour nos descendants, cette vaine distinction des hommes forts et des grands hommes, des penseurs et des réalisateurs, des philosophes et des administrateurs, s'effacera comme un rêve de ténèbres.

Le penseur, n'étant plus gêné dans son essor, pourra voir la société accepter ses décisions, et il ne sera plus nécessaire dans les vues providentielles que le martyre sanctionne toute démonstration nouvelle, tout essor de grandeur.

L'homme d'action pourra donc être un homme de méditation, n'ayant plus à lutter contre les obstacles sans nombre et sans cesse renaissants qui absorbent et tuent aujourd'hui la raison et la vérité dans les âmes les plus énergiques. Et réciproquement, le penseur, n'étant plus livré à la risée des sots ou

à la brutalité des puissants, ne risquera plus comme aujourd'hui de s'égarer à travers les abîmes et de tomber, par l'effet d'une réaction inévitable, dans des erreurs ou dans des travers causés par l'amertume et l'indignation de la souffrance.

Jusques-là, nous verrons encore souvent, comme nous le voyons toujours dans le passé, ces deux principes en lutte, le présent et l'avenir, et au lieu de s'unir et de s'entendre dans une œuvre commune, les hommes forts et les grands hommes se livrer une guerre acharnée; les premiers, inin-

telligents et grossiers malgré tout leur génie d'application, ne voyant que le jour présent et ne produisant que les faits éphémères sans valeur et sans effet le lendemain; les seconds, injustes ou insensés, ne connaissant point assez les hommes de leur époque faute de pouvoir les étudier en paix et en liberté, présumant ou désespérant trop d'eux, se faisant de trop riantes illusions ou se livrant à de trop sombres découragements; astres presque toujours voilés, flambeaux tourmentés par le vent, qui presque tous s'éteignent dans l'orage sans avoir éclairé au-delà d'un certain point de la route, malgré

de rapides éclairs et de brillantes lueurs.

« Disons-le encore une fois et posons-le en fait : cette erreur de la société engendre des vices inévitables chez ces hommes divers.

« Les hommes de force sont nécessairement enivrés et corrompus par l'ambition. Le besoin d'agir à tout prix sur des hommes ignorants ou vicieux les force d'abjurer dans leur cœur l'amour de la vérité et de la vertu.

« Voilà pourquoi je ne puis me résoudre à les placer aussi haut qu'ils le voudraient dans la hiérarchie des intelligences. Leur œuvre est facile, parce

qu'ils profitent des éléments qu'ils trouvent dans l'humanité, au lieu d'imprimer à l'humanité une grandeur émanée de Dieu et d'eux-mêmes. Ce ne sont que d'habiles arrangeurs; ils ne créent rien : une conscience timorée est un obstacle qu'ils ne connaissent plus, et cet obstacle mis de côté, on ne sait pas combien la fortune et la puissance sont faciles à conquérir, avec tant soit peu d'intelligence et d'activité.

« Pour agir dans un milieu corrompu, il est impossible de ne pas se corrompre soi-même, quoiqu'on soit parti avec une bonne intention. — Les penseurs, les grands hommes de leur côté, tou-

jours rebutés par le spectacle de cette corruption, et toujours exaltés par le rêve d'un état meilleur, arrivent aisément à l'orgueil, à l'isolement, au dédain, à l'humeur sombre et méfiante, heureux quand ils s'arrêtent à l'hypocondrie et ne vont pas jusqu'à l'égarement du désespoir.

« De là, Jean-Jacques, d'une part; Jean-Jacques le penseur, l'homme de génie et de méditation, l'homme misérable, injuste et désespéré. De l'autre, Voltaire, Diderot et les *holbachiens*, les hommes du jour, les critiques pleins d'action et de succès (applicateurs de la

philosophie du XVIII^e siècle), désorganisant la société sans songer sérieusement au lendemain, pensant, dénigrant et philosophant avec la multitude, hommes puissants, hommes forts, hommes nécessaires, chers au public, portés en triomphe, écrasant et méprisant le misanthrope Rousseau, au lieu de le défendre ou de le venger des arrêts de l'intolérance religieuse, contre lesquels il semble qu'ils eussent dû, conformément à leurs principes, faire cause commune avec lui.

« C'est que ces hommes si forts pour détruire (et la destruction était l'œuvre

de cette époque-là, œuvre moins sublime mais aussi utile, aussi nécessaire que l'était l'œuvre de Jean-Jacques), c'est, dis-je, que ces hommes d'activité et de popularité ne méritaient pas, rigoureusement parlant, le titre de philosophes. On les appelait ainsi, parce que c'était la mode, tout ce qui n'était pas catholique ou protestant s'appelait philosophe; mais il n'étaient, à vrai dire, que des critiques d'un ordre élevé.

« Ce qui prouve la différence entre eux et Jean-Jacques, c'est que, dès ce temps, dans le monde, on appelait

Jean-Jacques *le philosophe*, comme si on eût senti qu'il était le seul. On disait de Voltaire *le philosophe de Ferney*, il était un de ces philosophes du siècle, le plus grand, le plus puissant dans cet ordre de forces ; mais Jean-Jacques était le philosophe de tous les temps comme celui de tous les pays. Les définitions instinctives d'une époque ont parfois un sens plus profond qu'on ne pense.

« Nous savons quelle était cette époque où naquit Rousseau. Nous savons dans quel milieu il se développa. Il l'a exprimé dans ses *Confessions* avec un cynisme effrayant.

« Ce cynisme de certains détails qu'un bon goût susceptible voudrait pouvoir supprimer, est pourtant bien nécessaire pour caractériser l'horreur et l'effroi de cet homme éminemment chaste par nature au milieu des turpitudes de son époque. Je ne pense pas que l'aveu des misères auxquelles il fut entraîné ait jamais été contagieux pour les jeunes gens qui l'ont lu.

« Lorsque, dépravé secrètement lui-même par l'imprudence ou l'abandon de ceux qui devaient veiller sur lui, il se charge consciencieusement de honte et de ridicule, il est difficile de

l'accuser d'impudence. Lorsque, exposé à des dangers immondes, il se sent défaillir de dégoût et d'épouvante, il est impossible de méconnaître le sentiment qu'il veut inspirer à la jeunesse.

« Lorsqu'appelé dans les bras de madame de Warens, il éprouve quelque chose qui ressemble au remords de l'inceste, il faut bien reconnaître en lui une admirable pureté de sentiment. Enfin, lorsque à Venise il pleure sur la dégradation d'une belle courtisanne, au lieu d'assouvir sa passion, on est vivement pénétré de cette soif de l'i-

déal, qui, en amour comme en philosophie, en fait de religion comme en fait de socialisme, domine toute la vie de Jean-Jacques Rousseau.

« Il arrive à Paris, au foyer de la civilisation et de la corruption. Le venin de la contagion s'empare de lui, car il est homme, et à quelle foi irait-il demander une force surhumaine? Le catholicisme et le protestantisme tombent en ruines autour de lui, et, comme toutes les intelligences de son temps, il sent que son œuvre est de créer une foi nouvelle.

« Mais, au sortir d'une existence et d'un entourage comme ceux qu'il nous

a dépeints dans la première partie des *Confessions*, où prendrait-il tout à coup cette vertu sauvage, cette réaction ardente contre la société, cette passion de la vérité et de la liberté vers lesquelles nous le voyons, plus tard, aspirer de toutes les forces de son âme?

« Jusques-là j'avais été bon : dès-lors « je devins vertueux, ou du moins eni- « vré de la vertu. Cette ivresse avait « commencé dans ma tête, mais elle « avait passé dans mon cœur. Le plus « noble orgueil y germa sur les débris « de la vanité déracinée. Je ne jouai « rien : je devins en effet tel que je pa-

« rus; et pendant quatre ans au moins « que dura cette effervescence dans « toute sa force, rien de grand et de « beau ne put entrer dans un cœur « d'homme dont je ne fusse capable en- « tre le ciel et moi.

« Voilà d'où naquit ma subite élo- « quence : voilà d'où se répandit dans « mes premiers livres ce feu vraiment « céleste qui m'embrâsait, et dont pen- « dant quarante ans il n'était pas échap- « pé la moindre étincelle, parce qu'il « n'était pas encore allumé. »

(*Confessions*, seconde partie, livre IX, 1756.)

« Cette page et les deux qui suivent,

combien de fois je les ai méditées! J'y ai vu Jean-Jacques tout entier, se connaissant, se jugeant et se dévoilant lui-même comme aucun homme ne s'est jugé, connu et confessé.

« Que pourrait lui demander le moraliste exigeant, lorsqu'après avoir montré comment il devint puissant par l'enthousiasme, il cessa de l'être par lassitude et par douleur?

« Certes, ce n'est pas là un homme qui se farde ou qui se drape c'est un homme, un homme véritable, non pas tel que les hommes célèbres enivrés de leur supériorité consentent à se

montrer, mais tel que Dieu les fait et nous les envoie. C'est un être sujet à toutes les faiblesses, capable de tous les héroïsmes; c'est l'être *ondoyant et divers* de Montaigne, sensitive divine qui subit les influences délétères ou vivifiantes du milieu où elle s'élève, qui se crispe sous le vent et s'épanouit sous le soleil.

« Enfin c'est l'homme vrai, tel que la philosophie chrétienne l'avait en partie découvert et défini, toujours en butte au mal, toujours accessible au bien, libre et flottant entre les deux principes allégoriques d'un bon et d'un mauvais ange.

« Quand la philosophie et la religion de l'avenir auront étendu et développé cette définition ; nous connaîtrons mieux nos grands hommes, et nous donnerons à ceux du passé leur véritable place dans un martyrologe nouveau.

« Jusque-là, nous flottons nous-mêmes entre une puérile intolérance pour leurs fautes, et un aveugle engouement pour leur grandeur. Nous prenons généralement le parti de nier tout ce que nous ne savons pas expliquer, nous nous enrôlons sous des bannières exclusives, nous sommes pour Voltaire

ou pour Rousseau comme on était pour Gluck ou pour Piccini, lorsque nous devrions reconnaître que nous avons été engendrés spirituellement par les uns et par les autres, et que, s'il nous est permis d'avoir une sympathie particulière pour certains noms, ce doit être pour ceux qui ont le plus aimé, le plus senti et le mieux compris, plutôt que pour ceux qui se sont fait le plus admirer, le plus voir et le mieux comprendre.

« Acceptons donc les erreurs de Rousseau, nous qui l'aimons; acceptons même ses crimes, car c'en fut un que l'a-

bandon de ses devoirs de père, et ne cessons pas pour cela de le vénérer, car il a expié ces jours d'erreur par de longs et cuisants remords : et ne l'eût-il pas fait, il nous faudrait encore vénérer en lui la vertu qui, après ces jours malheureux, vint rayonner dans sa pensée, et l'ardeur sainte qui en consuma les souillures.

« Entraîné par de mauvais exemples, séduit par des sophismes odieux, il avait abandonné ses enfants. Lorsqu'après des années de méditation, il pesa l'énormité de sa faute, il écrivit l'*Émile*, et Dieu, sinon l'opinion des hommes, fit sa paix avec lui.

« Peut-être n'eût-il pas donné à son siècle ce livre qui devait faire une si grande révolution dans les idées, et qui, malgré ses défauts, a produit de si heureux résultats, s'il avait élevé paisiblement et régulièrement sa famille. Il eût sauvé quelques individus de l'isolement et de la misère, il n'eût pas songé à améliorer, ainsi qu'il l'a fait, toute une génération, et conséquemment toutes les générations de l'avenir. Ceci justifie la Providence seulement.

« Les remords de Jean-Jacques percent plutôt qu'ils ne sont avoués dans les *Confessions*. C'est dans ces derniers

écrits, dans *les Rêveries*, que, sans jamais être explicites, ils se révèlent dans toute leur profondeur.

«A l'endroit des *Confessions* où il fait le récit de cette action capitale et terrible de sa vie, il ne montre pas, comme il l'a fait dans des aveux moins importants, une promptitude naïve et entière à s'accuser lui-même. Il rejette le tort sur les pernicieuses influences au milieu desquelles il s'est trouvé; il se défend d'avoir, durant plusieurs années, éprouvé le moindre repentir; enfin il fait valoir des motifs qui pourraient le justifier auprès de ceux-là seu-

lement qui n'auraient jamais senti frémir en eux des entrailles paternelles. Mais ce sentiment-là est au nombre de ceux que l'humanité ne méconnaîtra plus jamais, et cet endroit de la vie de Rousseau n'a pas trouvé grâce devant elle.

« Mais est-il donc nécessaire d'arracher cette page sinistre pour conserver le respect qu'on doit au grand homme infortuné?

« Des générations se sont prosternées durant des siècles devant l'effigie de saints qui furent, pour la plupart, les

plus grands pécheurs, les plus douloureux pénitents de l'humanité. La postérité n'a pas contesté l'apothéose des Pères de l'Église, en dépit des égarements et des turpitudes au sein desquels l'éclair de la grâce divine vint les trouver et les transformer.

«Le temps n'est pas loin où l'opinion ne fera pas plus le procès à saint Rousseau qu'elle ne le fait à saint Augustin. Elle le verra d'autant plus grand qu'il est parti de plus bas et revenu de plus loin, car Rousseau est un chrétien tout aussi orthodoxe pour l'église de l'avenir, que le centenier Mathieu et le per-

sécuteur Paul le sont pour l'église du passé.

«Dans un temps où tout dogme se voile et s'obscurcit sous l'examen de la raison épouvantée, l'âme de Rousseau reste foncièrement chrétienne; elle rêve l'égalité, la tolérance, la fraternité, l'indépendance des hommes, la soumission devant Dieu, la vie future et la justice divine, sous d'autres formes, mais non en vertu d'autres principes que les premiers chrétiens ne l'ont fait. Elle pratique l'humilité, la pauvreté, le renoncement, la retraite, la méditation, comme ils l'ont fait, et il couron-

ne cette vie fortement empreinte de sentiments, sinon de formules chrétiennes, par un acte éclatant de christianisme primitif, par une confession publique.

« Cherchez un autre philosophe du dix-huitième siècle qui, en secouant les lois religieuses, conserve une conduite et des aspirations aussi pieusement conformes à l'esprit de la religion éternelle dont le christianisme est une phase, et où le scepticisme n'est qu'un accident !

« Résumons-nous.

« De tous les *beaux esprits* qui, des salons du baron d'Holbach, se répandirent sur le siècle, Jean-Jacques est le seul philosophe, parce qu'il est le seul religieux. Enveloppée durant quarante ans dans un milieu détestable, sa grandeur éclate tout d'un coup, se révèle à lui-même et au monde entier. Mais combien d'obstacles ne rencontre-t-elle pas aussitôt, et quelles affreuses luttes ne va-t-elle pas soutenir!

« L'intolérance et le fanatisme des catholiques et des luthériens se réunis-contre lui; mais c'est trop peu pour son malheur et pour sa gloire. Il ne

suffit pas des arrêts du parlement, de la persécution des petites républiques huguenotes, du fanatisme des paysans de Moutiers-Travers, des dépits rancuniers de l'aristocratie; ses plus amers, ses plus dangereux ennemis, ceux-là seuls dont le jugement peut le poursuivre et l'atteindre aux yeux d'une postérité désabusée de l'esprit de secte, ce sont ses anciens amis, ses illustres contemporains, les beaux esprits philosophiques et critiques de l'époque, et, pour rentrer dans ma définition, les hommes forts de son temps.

« Mais pourquoi donc de leur part

cette haine mesquine, ou tout au moins ce persifflage cruel qui jeta tant d'amertume dans sa vie et d'égarement dans ses idées?

« C'est que les hommes d'action et les hommes de méditation sont ennemis naturels par le fait de la société et par l'absence de la notion de perfectibilité.

« Non-seulement les holbachiens ont nié la supériorité de Rousseau, parce qu'elle blessait leur vanité et irritait en eux les petites passions d'hommes de lettres, mais encore ils l'ont méconnue, parce qu'elle offusquait leurs idées d'hommes du XVIII^e^ siècle. Son amour

subit et ardent pour des vertus qu'il n'avait pas pu pratiquer encore, et qui n'étaient pas immédiatement praticables (elles ne le furent pas pour Rousseau lui-même!), ne pouvait être compris que par des esprits évangéliques de la trempe du sien. Et l'on sait que les mœurs de l'athéisme dominaient alors.

« Ces hommes de mouvement, ne concevant pas qu'il pût chercher ailleurs que dans la vie réelle et le principe des institutions connues, son rêve de grandeur et de félicité, ne comprirent ni ses douleurs, ni ses défaillances, ni ses erreurs de jugement. Ils lui reprochèrent de haïr les hommes, parce-

qu'il ne tolérait pas les ridicules et les vices de son temps, tout en portant l'humanité future dans ses entrailles. Ils le déclarèrent sauvage, misanthrope, parce qu'il méprisait les enivrements de la vanité et fuyait le théâtre des rivalités puériles.

« En un mot, ils firent comme les pharisiens de tous les âges à la venue des prophètes, et Dieu put dire d'eux aussi : « Je leur ai envoyé mon fils, et ils ne l'ont point connu. »

« Mais vous aussi, Jean-Jacques, vous fûtes aveuglé ; vous ne comprîtes point

l'œuvre de ces hommes qui marchaient devant vous pour vous préparer le chemin. Ils aidaient à votre œuvre en vous faisant la guerre, et ils déblayaient les obstacles de la route où votre parole devait passer. A vous aussi la foi en l'avenir a manqué.

« Vous étiez dévoré de la soif du progrès ; vous en aviez le religieux instinct, puisque vous écriviez le *Contrat Social* et l'*Emile*. Si vous n'eussiez pas senti au fond de votreâme que l'homme est imperceptible (vous qui en étiez une si auguste preuve), vous n'eussiez point cherché les moyens de le rendre

heureux et juste ; mais votre calice fut si amer, que le découragements'empara de vous, et que votre âme tomba dans l'angoisse.

« Au lieu de placer votre idéal devant vous, vous vous retournâtes douloureusement pour le trouver dans le passé, à l'aurore de la vie humaine, au fond de cette forêt primitive que vous alliez cherchant toujours à l'île Saint-Pierre comme aux Charmettes, à l'ermitage de Montmorency comme à la ferme de Wooton, et qui vous fuyait toujours, parce que votre royaume n'était pas de ce monde, mais bien du monde

que vous aviez d'abord aperçu en avant des siècles; non au berceau, mais à l'âge viril de l'humanité!.... »

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE

DU SEPTIÈME VOLUME.

—

M. GEORGE SAND.

Pages

MELCHIOR 7
I. 11
II. 55
III. 97
IV. 147
MOUNY-ROBIN 159
I. 165
II. 181
III. 249

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. — Fragment d'une réponse à un fragment de lettre. 265

ŒUVRES DU BARON DE BAZANCOURT.

En vente :

UN DERNIER SOUVENIR,

2 vol. in-8. — Prix 15 fr.

L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE,

2 vol. in-8. — Prix 15 fr.

LA LOGE DE L'OPÉRA

faisant partie de la troisième livraison du

FOYER DE L'OPÉRA.

Sous Presse :

LE JEU D'UNE COQUETTE.

MADEMOISELLE DE SENNEVILLE.

NASTASIE

PAR PAUL DE JULVÉCOURT.

2 vol. in-8. — Prix 15 fr.

ŒUVRES DE FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Confession générale, 4 v. in-8. 32 fr.	Deux séjours, 2 vol. in-8. . . . 16 fr
Le Maitre d'école, 2 vol. in-8. 16 fr.	L'Homme de lettres, 3 vol. in-8. 22 fr.
Le Chateau de Walstein, 3 vol. 24 fr.	Theatre complet, 4 vol. in-8. . 30 fr.
Eulalie Pontois, 2 vol. in-8. ... 16 fr.	Amours françaises, 1 vol. in-8. 8 fr.
Le Lion amoureux, 2 vol. in-8. 15 fr.	Marguerite, 3 vol. in-8. . . . .
Diane et Louise, 2 vol. in-8. . . 16 fr.	Le Bananier, vol. in-8. . . . .

ŒUVRES DE H. DE BALZAC.

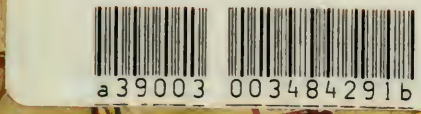
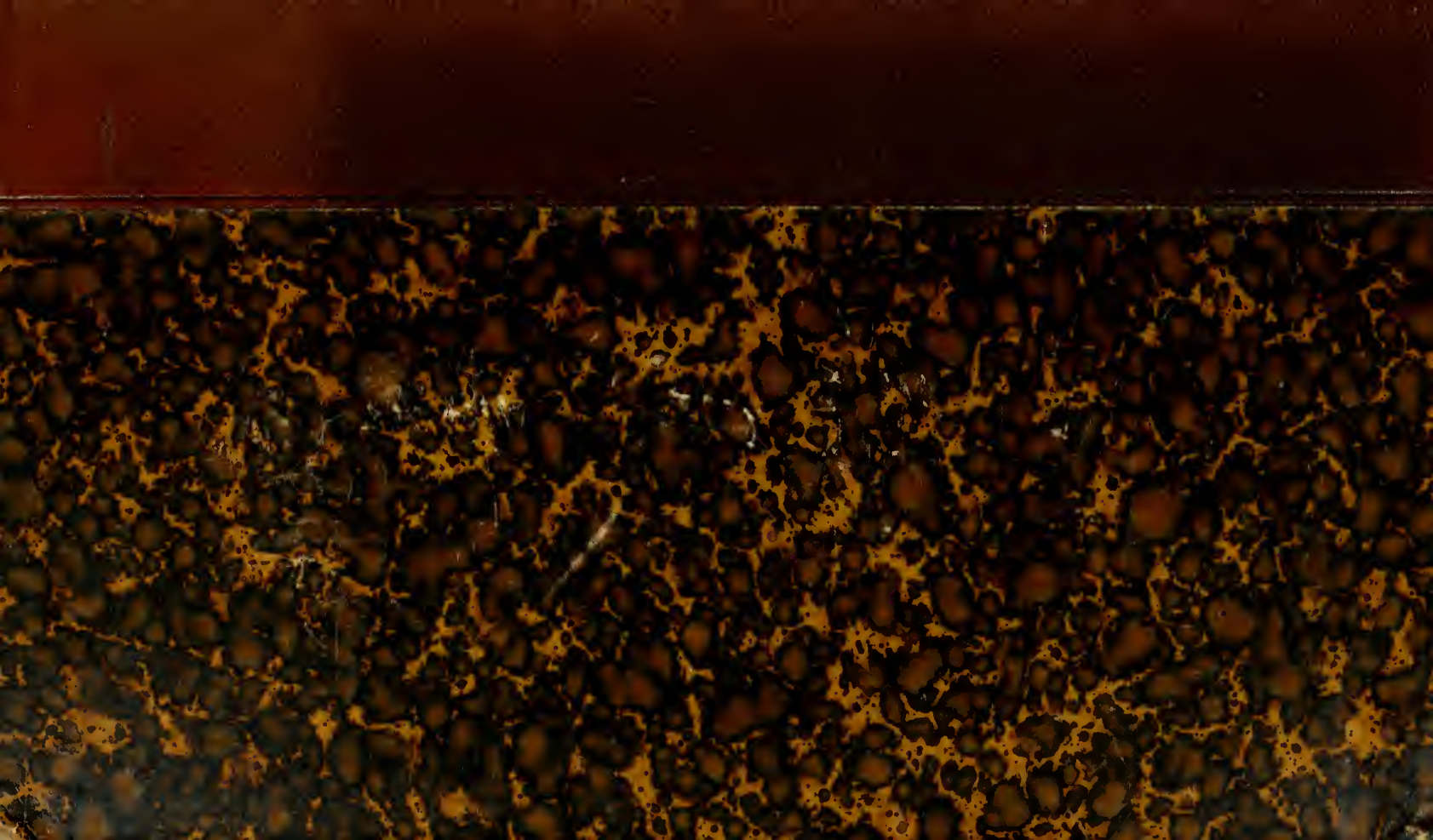
Un grand homme de province, 2 v. 15 fr.	Pierrette Lorrain, 2 vol. in-8. 15 fr.
Le Cabinet des antiques, 2 vol. 15 fr.	Beatrix, 2 vol. in-8. . . . . 15 fr
Contes drolatiques, 3 vol. in-8. 24 fr.	Le Curé de village, 2 vol. in-8. 15 fr
César Birotteau, 2 vol. in-8 . 15 fr	Romans, Contes et Nouvelles,
La Princesse parisienne, 2 vol. 15 fr.	20 vol. in-12. . . . . 40 fr
Une Fille d'Ève, 2 vol. in-8. . . 15 fr.	Mémoires de deux jeunes mariées, 2 vo

ŒUVRES DE JULES LECOMTE.

Romans Maritimes.	Romans de Mœurs.
Le capitaine Sabord, 2 vol. in-8. 15 fr.	Confession d'un Inconnu, *sous presse.*
L'Ile de la Tortue, 2 vol. in 8. 15 fr.	Folies parisiennes, 2 vol. in-8. 15 fr
Bras-de-Fer, 2 vol. in-8. . . 15 fr.	Une Jeunesse orageuse, 2 v. in-8. 15 fr.
L'Abordage, 2 vol. . . *épuisé.* 15 fr.	Les Smogglers, 2 vol. in-8. . . . 15 fr

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003484291b

CE PQ 2411
.M3 1842
COO SAND, GEORGE MELCHIOR.
ACC# 1226779